

Yves Saint Laurent

&

Pierre Bergé

Cette étude vise à analyser les personnalités d'Yves Saint Laurent et de Pierre Bergé, ainsi que leur relation, au moyen de l'Ennéagramme. Elle se base pour l'essentiel sur les sources suivantes :

- *film biographique réalisé par Jalil Lespert en 2014,*
- *biographie d'Yves Saint Laurent par Laurence Benaïm,*
- *Lettres à Yves, par Pierre Bergé,*
- *divers articles et documents d'archives,*
- *ressources documentaires et iconographiques de la [Fondation Pierre Bergé Yves Saint Laurent](#).*

Marie-Noëlle Borel
Mémoire de certification
Institut français de l'ennéagramme (Septembre 2014)

Table des matières

<u>YVES SAINT LAURENT</u>	4
1. FONDAMENTAUX	4
1.1. ORIENTATION VERS LA BEAUTÉ ET L'ORIGINALITÉ	4
1.2. MÉCANISME DE DÉFENSE : INTROJECTION ET SUBLIMATION	5
1.3. COMPULSION : ÉVITER LA BANALITÉ	8
1.4. PASSION : ENVIE	13
1.5. FIXATION : MÉLANCOLIE ET DÉPRESSION	17
2. HIÉRARCHIE DES CENTRES	18
3. INSTINCTS	20
3.1. CONSERVATION : INTRÉPIDITÉ	21
3.2. SOCIAL : HONTE	21
3.3. SEXUEL : COMPÉTITION	22
4. STYLE(S) DE COMMUNICATION	23
4.1. LE DESSIN, UNE FORME DE COMMUNICATION SYMBOLIQUE	23
4.2. AFFECTATION, STYLE DRAMATIQUE ET THÉÂTRAL	24
4.3. CHARME	25
4.4. HUMOUR CAUSTIQUE	25
5. DÉCONNEXION PARENTALE	27
<u>PIERRE BERGÉ</u>	29
1. FONDAMENTAUX	29
1.1. ORIENTATION : PUISSANCE, COURAGE	29
1.2. COMPULSION : ÉVITER LA FAIBLESSE	30
1.3. MÉCANISME DE DÉFENSE : DÉNI	31
1.4. PASSION : EXCÈS	31
1.5. FIXATION : VENGEANCE	34
2. RELATIONS ET COMMUNICATION	35
2.1. POUVOIR & CONTRÔLE	35
2.2. COLÈRES	37

2.3. TEST, PROVOCATION ET PROTECTION	37
2.4. CAUSES	38
2.5. BUSINESS	39
2.6. TRANSGRESSION DES RÈGLES ?	39
3. HIÉRARCHIE DES CENTRES	40
4. INSTINCTS	41
4.1. CONSERVATION : SURVIE	41
4.2. SOCIAL : PROTECTION MUTUELLE	42
4.3. SEXUEL : POSSESSIVITÉ	42
<u>RELATION YVES SAINT LAURENT & PIERRE BERGÉ</u>	43
1. RENCONTRE	43
2. ADAPTATION	43
3. JALOUSIE	45
4. DÉPENDANCE MUTUELLE	46

Yves Saint Laurent

« Tout homme pour vivre a besoin de fantômes esthétiques. Je les ai poursuivis, cherchés, traqués. Je suis passé par bien des angoisses, bien des enfers. J'ai connu la peur, et la terrible solitude. Les faux amis que sont les tranquillisants et les stupéfiants. La prison de la dépression et celle des maisons de santé. De tout cela, un jour je suis sorti, ébloui mais dégrisé. Marcel Proust m'avait appris que "la magnifique et lamentable famille des nerveux est le sel de la terre".

Je veux citer entièrement ce passage : "Ce sont les nerveux – et non pas d'autres – qui ont fondé les religions et composé les chefs-d'œuvre. Jamais le monde ne saura tout ce qu'il leur doit, et surtout ce qu'eux ont souffert pour les lui donner. On peut presque dire que les œuvres, comme les puits artésiens, montent d'autant plus eux que la souffrance a plus profondément creusé le cœur."

J'ai, sans le savoir, fait partie de cette famille. C'est la mienne. Je n'ai pas choisi cette lignée fatale, pourtant c'est grâce à elle que je me suis élevé dans le ciel de la création, que j'ai côtoyé les faiseurs de feu dont parle Rimbaud, que je me suis trouvé, que j'ai compris que la rencontre la plus importante de la vie était la rencontre avec soi-même. »

Conférence de presse d'Yves Saint Laurent, 7 janvier 2002.

Yves Saint Laurent est certainement le couturier qui a le plus marqué son époque, et aussi celui qui a le plus cherché à la fuir. Créateur de génie, reconnu et acclamé par ses pairs et par le public dès l'âge de 21 ans, sa vie semble a pourtant été marquée par la mélancolie et la dépression.

1. Fondamentaux

1.1. Orientation vers la beauté et l'originalité

Beauté

« Tu aimais la beauté, Yves... »

Cette phrase, prononcée en voix off par Pierre Bergé (Guillaume Gallienne) introduit le générique du film de Jalil Lespert. Elle pose les premières lignes de ce qui a guidé Yves Saint Laurent tout au long de sa vie, en identifiant immédiatement l'orientation du **4**.

Chaque **4** a sa propre représentation de la beauté. Pour Yves Saint Laurent, très tôt, c'est dans le vêtement – essentiellement féminin – qu'il trouve le moyen d'expression de cette beauté, et qu'il explorera sans relâche pendant près d'un demi-siècle, de la haute couture au prêt à porter en passant par les costumes de théâtre.

« Dans la petite chambre d'Oran, l'existence dorée de ces femmes était parvenue agrandie à cet adolescent plus sensible que les autres à tout ce qui pouvait le délivrer de l'ennui et de la honte : la Beauté¹. »

« J'essaie d'arriver à réaliser tous les êtres qui sont autour de moi, à extraire la beauté dans le respect du corps que j'habille, pour que toutes ces femmes, même les moins belles, soient encore les plus belles². »

La beauté n'est pas une représentation figée et définitive, mais bien une orientation, dont l'expression évolue au fil du temps, des expériences et des influences reçues par le créateur. L'œuvre d'Yves Saint Laurent se distingue des autres par l'extraordinaire richesse de cette expression, dont la portée a largement dépassé la seule conception de vêtements féminins, ainsi que par son originalité – une autre orientation du **4**.

1 Laurence Benaïm, *Yves Saint Laurent : Biographie*, Paris, Grasset, 2002, p. 84.

2 Ibid, p. 430.

L'utilisation des couleurs chez Yves Saint Laurent a quelque chose d'unique. Comme beaucoup de 4, il semble pratiquer naturellement la synesthésie, telle que décrite par Tom Condon : « *un mélange continu des sens qui peut produire des réactions complexes et riches face à des événements ordinaires. [...] Les sens des 4 peuvent se fondre ensemble comme de l'aquarelle sous la pluie ; ils peuvent voir des sons, entendre des sentiments, sentir des images, etc*³. »

Sa première collection chez Dior illustre parfaitement la façon dont la beauté est vécue intérieurement de façon multisensorielle, et son désir de l'exprimer également de cette manière :

*« Pour la première fois, Yves Saint Laurent montre à quel point la couleur lui est une vision. Comme le grand bazar de tout ce qui l'a étonné, séduit, bouleversé. Héroïnes, films, situations. Les couleurs ne sont pas là pour "égayer" le modèle. Elles ne le distraient pas, elles font corps avec lui. Les couleurs d'Yves Saint Laurent ne sont pas celles que la mode réserve d'habitude à ses tissus : le traditionnel bleu doux, le rose berlingot, le saumon pâle, le vert pousse, le rouge betterave, le gris fumée, le rose bonbon, le vert d'eau... Il les éclaire en leur prêtant une autre intensité. Ses bleus oublient les références Dior (Fontainebleau, Marie-Antoinette) pour définir moins une qualité que la sensation chaude ou froide qu'elle procure : bleu délice, bleu Méditerranée, bleu espadon, bleu turquin, bleu universitaire. La nuit, sa palette est une galerie de personnages et de sentiments : rouge de Sienne, rouge vénitien, rouge hussard, rouge vif, pourpre, rouge flamme. Rouge feu, rouge laque, rouge flash. Rouge jazz hot, rouge dahlia, rouge rose bergamasque. Rose Saadi, rose évêque, rose Roxane, rose Cinecittà. Et encore, rose Gauguin, rose fuchsia, rose bégonia, rose étrusque. Jaune soufre... Tout est là, excite l'imagination*⁴. »

Épure et affirmation du style

L'orientation vers l'originalité est visible dès l'ouverture de sa maison de couture en nom propre, en 1962, alors qu'il n'a que 26 ans. S'il éprouve déjà des difficultés à vivre dans le monde réel (il se remet d'une grave dépression qui lui a valu une hospitalisation au Val-de-Grâce, décrite dans le film de Jalil Lespert), sa vision intérieure de la beauté qu'il veut communiquer est très nette et déterminée : style, puissance et subtilité des associations inattendues.

*« Une maîtrise nouvelle l'amène à renoncer aux débordements de lyrisme et de couleurs. Ce plan, il en fait la base de son métier : c'est lui qui le soutient, le dirige, le soumet à des lois que la vie lui refuse. "C'est un style, plus qu'une mode que je veux créer"*⁵. »

*« Chez Yves Saint Laurent, les boutons des vareuses sont des bijoux d'or, les espadrilles deviennent d'étranges mules de cuir tressé. La nuit, une mystérieuse mousseline noire voile souvent ses princesses, des turbans parent ses rajahs de brocarts. L'esprit "décoratif" de ses dernières collections s'est réfugié dans les accessoires. [...] On distingue déjà ce beau un peu subversif, qui dérègle les convenances du chic : "Pas de pastel, pas de camaïeux, peu de couleurs, jamais de fleurs, mais de la violence dans le mélange de mes tons"*⁶. »

1.2. Mécanisme de défense : Introjection et sublimation

Imagination et processus de création, rôle des mannequins et égéries

Chez Yves Saint Laurent, le processus de création se nourrit des milliers d'images, rêves et sensations de son émotionnel intérieur. Le filtre de son introjection lui montre en priorité l'ennui et la banalité du monde réel, que son imagination combat en créant toujours de nouvelles visions, de nouveaux rêves, un monde parallèle où se réfugier.

« On a beaucoup parlé de l'influence que peut avoir un événement ou un voyage sur un couturier. Je n'y crois pas. Je pense au contraire qu'on porte l'inspiration en soi. Pour moi, la création n'est

3 Tom Condon, « [L'Ennéagramme Dynamique : Type 4](#) », *Enneagram Monthly*, Octobre 2010.

4 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent, op. cit.*, p. 90.

5 Ibid, p. 119.

6 Ibid, p. 121.

d'ailleurs pas basée sur une chose sensible ou concrète. Je n'évoque pas une femme précise en dessinant un modèle. Je vis seulement avec intensité⁷. »

« Pourtant, une force étrange semble le posséder. Robes de caractère, robes de panache, robes soufflées comme des lanternes persanes, culottes de torero, toutes les visions se superposent et finissent, à travers mille détails assemblés, par former un univers chez l'artiste qui les maîtrise. Il semble qu'il utilise ses visions pour se battre contre une réalité qui l'accable. Plus le temps passe, plus le monde du merveilleux lui apparaît comme le seul refuge⁸. »

« Chanel ne dessine pas, elle coupe, elle drape sur le mannequin. Elle fait des tailleurs pour des femmes qu'elle connaît sur le bout des doigts, puisque son premier modèle, c'est elle. Yves Saint Laurent, au contraire, est un voyeur. Il dessine encore pour la Femme graphiquement contenue dans un Idéal. "Les mannequins ? Ce sont des modèles uniquement. Je ne pense pas à elles en tant que femmes. Si quelque chose en elles retient mon attention, c'est uniquement pour faire ressortir une ligne⁹..." »

« D'où cette nouvelle différence avec Chanel, selon Edmonde Charles-Roux : "Chanel travaillait en commençant par les tissus. Puis par la ganserie de ses tailleurs. Elle attendait qu'on les lui apporte faufileés. Et là, elle s'acharnait sur le modèle construit. Elle arrachait les fils, démontait complètement le vêtement pour l'améliorer et lui donner l'équilibre qu'elle exigeait. Chez Yves Saint Laurent, l'approche est tout autre. La toile qu'on lui apporte a la précision d'une maquette de voiture. Devant les modèles, il a des objections qui relèvent de la proportion, de la légèreté. On l'entend dire : 'Il faut que ça vole, que ça s'envole'. La concentration est extraordinaire. Il y a une admiration réciproque, entre l'homme qui dit 'c'est beau', et le modèle qui répond 'merci, Monsieur'". Aux yeux d'Edmonde Charles-Roux, ce "Merci Monsieur" est "bouleversant" : "On est plus proche, dit-elle, de la peinture que de la haute couture" : "L'atmosphère de son studio me rappelle l'atelier de certains peintres, comme Derain, et surtout Balthus." La magie est là. Comme l'explique Madame Georgette, première d'atelier flou chez Yves Saint Laurent : "Un mouvement, il faut le caler, le laisser s'ouvrir, sinon il se casse. Une robe doit tenir sans avoir l'air cousue¹⁰." »

Dans le mécanisme de sublimation, ces visions se cristallisent sur des personnages féminins fantasmés : la relation ambivalente qu'il entretient avec Victoire, décrite dans le film, mélange d'attirance, d'envie et de rejet, illustre une des facettes de cette recherche permanente. Sa vie de créateur sera jalonnée d'égéries, mannequins, « socialites » ou actrices, de Thalita Getty à Paloma Picasso, de Laetitia Casta à Catherine Deneuve, chacune portant une inspiration ou exprimant une vision. Sa préférence s'oriente rapidement vers les femmes peu banales, intenses, dramatiques, capables d'incarner cette part de lui-même qu'il ne sait exprimer autrement dans sa vie réelle :

« Joli, charmant, correct, voilà ce qu'il exècre. Ses héroïnes sont des insoumises, des non-classées, des impératrices d'alcôve. Leur force, elles la tirent de leur impureté, de l'art qu'elles mettent à dévorer, à dépenser, à ruiner, à se briser pour un amour, puis à mourir d'avoir aimé. Ses désillusions l'aident à rejoindre celles qui ne l'ont jamais trahi, héroïnes dont il partage les doutes et les secrets, celles dont les autres femmes disent "Mais qu'ont-elles de plus que nous ?" "Ce qu'elles ont ? Tout. L'art de se donner à chacun sans appartenir à personne. Cette fascination pour l'argent, et aussi ce mépris, tant il est vrai qu'aucune fortune ne pourra les fixer." Yves Saint Laurent, nourri de tant d'histoires romantiques, trompait son ennui en rêvant à ces femmes qui frôlent continûment l'extrême pour survivre, dans le plaisir comme dans le danger¹¹. »

« En digne esthète, Yves Saint Laurent aime le Beau pour ce qu'il a de désespéré. La Femme, il la vénère comme sainte et putain. Ce qu'il adore en elle, c'est lui¹². »

Quelques années après avoir congédié Victoire, il rencontre la même année Betty Catroux et Loulou de la Falaise, qui joueront jusqu'au bout ce rôle d'égéries, amies et partenaires indéfectibles.

7 Ibid, p. 66.

8 Ibid, p. 91.

9 Ibid, p. 99.

10 Ibid, p. 452.

11 Ibid, p. 107.

12 Ibid, p. 189.

Betty Catroux

Il trouve notamment en Betty un *alter ego* presque parfait :

« De toutes les femmes qu'a rencontrées Yves et qui l'ont inspiré, Betty tient une place à part. C'est le copain, l'amie intime, le double. Ce qu'il aime en elle, c'est une partie de lui. "Il était blond platine. Maigre comme un clou, avec des jeans moulants. Un sublime personnage, dit-elle à son propos. On se ressemble." Avec lui, elle va faire tous les voyages. "J'ai eu le plus drôle et le meilleur, dit-elle. Avec Yves, on est très high ou très down. On ne parle ni de travail, ni de mode. On parle de nos états d'âme. Les grands enquêteurs, ce sont Pierre et mon mari. Mais Yves et moi, on ne fait jamais les choses par vice. On est des purs¹³." »

Dans une interview donnée en 2010¹⁴, Betty Catroux elle-même évoque ce lien indestructible et livre son propre regard sur les créations d'Yves Saint Laurent :

« Vos caractères étaient très proches. Aviez-vous aussi les mêmes goûts ?

Nos caractères étaient quasiment identiques avec des grandes dépressions, des périodes de grand "High". On était vraiment pareils. Nous avons beaucoup de goûts en commun, nous n'étions pas forcément de grands lecteurs ni de grands mélomanes, on s'entichait parfois de certains groupes de musique. On avait une passion pour les Rolling Stones, on adorait tout ce qui était louche. Nous adorions la nuit, les excès. On ne parlait pas de mode, on ne parlait jamais des gens car ils ne nous intéressaient pas beaucoup, Nos conversations étaient très centrées sur nous-mêmes, nous étions tous les deux dans notre bulle, on voulait s'isoler.

Yves Saint Laurent a-t-il fait des vêtements sur vous ?

Oui, pour certains événements ou des soirées, il a fait beaucoup de vêtements sur moi et comme on était tellement liés et intimes, c'était fait dans le rire et la joie. Le plus fréquemment, je prenais tout ce que je voulais dans la collection et comme disait Coco Chanel, le modèle le plus merveilleux, c'est celui qui a été fait par le créateur. J'avais la grande chance de pouvoir choisir ce que je voulais, et ce que je voulais, c'était ce qui était masculin. Les smokings, les costumes d'homme que j'ai toujours portés sans accessoires car je mettais les vestes sans chemises, je portais le vêtement à cru. J'ai la chance d'avoir chez moi un petit musée merveilleux que mon mari François Catroux, qui est décorateur, m'a construit pour mes vêtements Yves Saint Laurent. Il y a des choses magnifiques que j'ai gardées et que je mets encore maintenant. J'ai beaucoup de chance, je dois avoir une vingtaine de smokings, des vestes brodées, des costumes-pantalon...

Vous n'avez jamais fait un écart pour une robe longue ?

C'était pour faire plaisir, pour de grands bals comme il en existait encore à cette époque. Je portais des robes longues en pestant : "Ce n'est pas mon truc." Tout comme les robes courtes et les vêtements un peu féminins. Yves faisait des robes smoking avec de grandes fentes sur les côtés, je me débrouillais toujours pour prendre des robes qui n'avaient rien à voir avec une robe de femme normale. Je m'en sortais comme ça.

Que ressentiez-vous lorsque vous assistiez à un défilé de Haute Couture ?

J'étais en admiration bien sûr, et, chaque fois que quelque chose me concernait personnellement, comme tout ce qui était masculin et tout ce qui était en cuir, j'avais alors un grand "High". Yves avait comme moi une passion pour le cuir noir, comme pour tout ce qui était un peu louche. Yves qui à la base était assez conventionnel, était très attiré par ce qui ne l'était pas. Comme moi, qui suis vraiment le contraire de quelqu'un de conventionnel. Ça l'attirait beaucoup.

Et quand passaient des robes qui ne convenaient pas à votre style ?

Alors là, je m'endormais un petit peu ! Quand passaient des robes longues d'une grande beauté, je regardais ces merveilles mais je commençais à penser à autre chose, car cela me concernait moins mais tout en restant très admirative évidemment. Ses collections étaient des chocs pour tout le monde, je comprenais la réaction des gens. Yves Saint Laurent n'avait rien à voir avec les couturiers de son époque. Il était d'une dimension supérieure, de l'ordre du grand artiste, du génie,

13 Ibid, p. 155.

14 « Mystérieuse Betty Catroux », *Pure Trend*, mai 2010.

cela n'a rien à voir. »

Cette interview donne de nombreux éléments convergents vers l'hypothèse d'un ennéatype 4 pour Betty Catroux, et illustre notamment la façon dont l'émotionnel intérieur a besoin d'introjection pour se nourrir : pendant les défilés, elle ne vibre que pour les créations qui la « concernent personnellement », et « pense à autre chose » dès que cela la « concerne moins ».

Loulou de la Falaise

Le rôle et l'influence de Loulou de la Falaise sont davantage explorés dans le film : elle est notamment accusée par Pierre de lui fournir de la drogue, et elle reste à ses côtés jusqu'à la fin de la maison de couture, en charge de la création des accessoires et des bijoux.

« Elle ne déçoit jamais, même dans les incendies qu'elle allume sur son passage : jalousies d'homosexuels, rendez-vous improbables, vertige des femmes qu'elle séduit – comme Ira de Fürstenberg – ou qu'elle cloue sur place. “Je n'ai jamais eu besoin de me libérer sexuellement. J'ai toujours côtoyé des milieux ambigus. Entre ambigus, on est frères.” Avec Yves Saint Laurent, la rencontre est immédiate : il aimait faire des bêtises¹⁵. »

Le récit qu'elle fait de cette collaboration¹⁶ suggère qu'elle a apporté à Yves Saint Laurent une autre interprétation de l'anticonformisme, faite de légèreté, d'insouciance, de joie enfantine, d'optimisme, et de liberté – quelques pistes sérieuses pour un ennéatype 7.

« Y a-t-il un ou même plusieurs vêtements que vous portiez et qui aurait pu l'inspirer ?
Non, ça, c'est très difficile à dire. Yves était très créatif, il interprétait tout ce qu'il voyait. Il ne copiait pas, il pouvait s'inspirer, mais en faisait quelque chose à lui. Ce qu'il a aimé chez moi c'est ma liberté, mon habileté à mélanger les choses qui ne sont pas supposées aller ensemble, mon sens des couleurs que lui possédait de façon innée à cause de son enfance à Oran, mais qu'il n'avait jamais vraiment osé sortir de lui-même. Je lui ai ouvert des portes, il avait besoin qu'on lui ouvre ces portes-là.

L'atmosphère au studio était-elle pesante ?

Je n'ai jamais remarqué qu'elle était lourde mais probablement que ça l'était un peu, comme dans une famille, mais mon rôle à moi, c'était la légèreté au contraire. Je faisais donc abstraction de la pesanteur. Dans cette maison où tout le monde vouvoyait tout le monde, j'étais la seule à tutoyer Yves et Pierre puisque je les avais rencontrés comme amis avant de travailler avec eux. En France, l'histoire du tutoiement et du vouvoiement a beaucoup d'importance dans les rapports qu'on a avec les gens. Le fait de les tutoyer me donnait un rôle plus léger, c'était un peu plus comme si j'étais avec mon grand frère, c'était un peu plus amical. Moins de respect, même si je respectais énormément Yves, artistiquement et pour sa créativité.

Des moments de grande détente entre vous ?

Yves avait un grand sens de l'humour sur lui-même et son entourage. Il nous prenait parfois des fous rires de chipies par exemple quand le mannequin arrivait triomphalement portant une chose pas totalement au point. Tout à coup on se regardait, on avait un fou rire et si le mannequin s'offensait, on disait : “Mais non, c'est la tenue, elle est grotesque”. »

1.3. Compulsion : Éviter la banalité

De l'anticonformisme à la provocation

Éviter la banalité, chercher à tout prix à exprimer sa différence et son originalité : les premières années de la vie d'Yves Saint Laurent offrent un cadre de choix à l'expression de ces mécanismes égotiques de 4.

15 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 184.

16 « Loulou l'extravagante », *Pure Trend*, avril 2010.

Il est né à Oran en 1936, « *ville solaire et cosmopolite, blottie dans ses castes*¹⁷ », dans une famille aisée. Son père possède une compagnie d'assurances et gère une chaîne de cinémas au Maroc, en Tunisie et en Algérie. Les Mathieu Saint Laurent possèdent un hôtel particulier de 12 pièces, des domestiques françaises, et une villa à Trouville.

« *À Oran les univers se juxtaposent sans se confondre. Yves Mathieu Saint Laurent grandit dans un monde à part, aussi privilégié que dans les livres, indifférent à toute actualité locale ou internationale*¹⁸. »

Seul fils au milieu de deux sœurs, il grandit tel un enfant roi. À 6 ans, il invente déjà des histoires, des univers à part, qu'il dessine. Le directeur de l'école des Beaux-Arts d'Oran, où il vient tous les jeudis après-midi, avec d'autres enfants, pour dessiner d'après des plâtres, témoigne :

« *Il avait inventé un blanc extraordinaire. Effectivement, il avait mis de la poudre d'argent dans sa gouache, ce qui dénotait une finesse, une recherche, une élégance. J'avais quand même trouvé un peu gênant qu'on soit venu avec un cadre en verre de Venise : les dessins des autres enfants étaient fixés par quatre punaises*¹⁹. »

Il fait ses études secondaires au collège du Sacré-Cœur, et l'un de ses camarades se souvient bien de lui :

« *Il était externe. Je l'avais remarqué dans la cour : alors que les pensionnaires portaient le sarrau noir, il était toujours en veste pied-de-poule, avec un gilet bordeaux et un pantalon de flanelle. Tout cela lui donnait l'air d'un Anglais à Oran. Il devait être en troisième. Les récréations, il les passait seul, adossé aux fenêtres de la chapelle. Sans jouer avec personne. Il ne recherchait pas l'amitié. C'était un solitaire*²⁰. »

Cet anticonformisme discret, mais déjà bien présent chez l'enfant et l'adolescent, deviendra l'un des fils conducteurs du parcours créateur d'Yves Saint Laurent, une vision du monde et un moteur qu'il partagera toute sa vie avec Pierre Bergé :

« *Ils devinent, ils sentent, ils se complètent, poussés par une même haine instinctive de l'ennui et des "petits-bourgeois imbéciles", ceux qui empoisonnaient la vie de Madame Bovary*²¹. »

Service militaire

En novembre 1959, le jeune couturier qui a triomphé en présentant sa première collection pour la maison Dior apprend que le sursis, dont il bénéficiait depuis 1957, ne sera pas renouvelé par le Ministère des Armées, et qu'il sera incorporé le 1^{er} septembre 1960. La durée du service militaire est alors de 27 mois, et la question de l'indépendance de l'Algérie est au centre des débats. Yves Saint Laurent se trouve dans une position particulièrement délicate : Marcel Boussac, actionnaire majoritaire de la maison de couture Christian Dior dont il est salarié, est également propriétaire du journal *L'Aurore*, qui affiche clairement ses positions en faveur de l'Algérie française.

Mais Yves Saint Laurent n'envisage pas une seconde de renoncer à son travail de création et d'aller se battre. Le film montre un jeune homme fragile, absorbé par ses dessins et ses visions, déjà isolé du monde réel, et qui ne prétend pas exprimer d'opinion politique par ce refus. Il ne se sent tout simplement pas concerné, alors même que ses origines familiales font de lui un de ces pieds-noirs d'Algérie dont l'avenir dépend de l'issue du conflit.

On retrouve ici l'aversion du **4** pour tout ce qui ressemblerait de près ou de loin à « rentrer dans le rang », qui s'associe à une vision de lui-même comme étant au-dessus des contingences humaines, normales, banales, voire dégradantes. Cette posture a été considérée à l'époque par l'opinion publique comme arrogante et inexcusable.

17 L. Benaim, *Yves Saint Laurent, op. cit.*, p. 11.

18 Ibid, p. 15.

19 Ibid, p. 17.

20 Ibid, p. 23.

21 Ibid, p. 82.

La biographie apporte un éclairage complémentaire sur cet épisode, et décrit les provocations plus ou moins subtiles auxquelles il va se livrer. Il ne réagit pas directement à l'information du non-renouvellement de son sursis, mais annonce qu'il ira en Algérie... pour dessiner ses prochaines collections²². Quelques mois plus tard, il monte d'un cran :

« On parle de "l'affaire Saint Laurent". Le bon sens populaire s'indigne. Pourquoi un Oranais n'irait-il pas à la guerre, quand les petits Bretons vont se faire crever la panse par les fellaghas ! Mais Yves ne se calme pas. À la une de L'Aurore, il pose entouré de ses catherinettes. Elles sont voilées de haïks blancs, comme les femmes arabes du Village nègre²³. »

Le sens de la provocation et d'un certain humour caustique se manifeste fréquemment chez Yves Saint Laurent, et illustre une autre forme plus sombre du mécanisme d'introjection et de sublimation. Ce goût de la provocation n'est certes pas ce que le grand public a retenu de lui, et il est nécessaire de se replonger dans le contexte de l'époque pour mesurer l'impact de déclarations ou de choix artistiques qui paraîtraient anodins aujourd'hui.

Vilaine Lulu

Il commence à dessiner *La Vilaine Lulu* et à écrire ses histoires à l'âge de 19 ans. Cet album de bande dessinée sera publié en 1967, sous le titre *La Vilaine Lulu, ou Contes pour enfants sadiques ou avancés*. Lulu, son héroïne, est une petite fille capricieuse, bornée, narcissique, mauvaise. Elle n'en fait qu'à sa tête, prête aux pires horreurs pour satisfaire ses désirs en toutes circonstances.

« Lulu est une garce, et son auteur prend soin de préciser que "toute ressemblance avec des personnes qui existent ou qui ont existé est parfaitement voulue. Toutes ces aventures ont été tirées de faits réels..." Le ton est très caustique, presque cruel. En décodant, on reconnaît la dépression dans le "papillon", la sexualité dans le "gros rat blanc" qui arrache l'héroïne à son ennui de vivre.

Sitôt une histoire terminée, Vilaine Lulu recommence sa vie ailleurs, autrement. Elle est tour à tour Vilaine Lulu blouson noir, chanteuse "in", Lulu XIV, Lulupoléon, Lulu Carmen, Lady Lulu, Lulu patriote, Lulu aux mille et une facettes qui a toujours besoin, pour se recomposer, de lutter contre quelque chose. "Son rat essaie de la distraire, mais n'y parvient pas..."

C'est en regardant au-dehors qu'elle s'oublie et peut lancer ses piques. Vilaine Lulu joue sur la plage en robe de métal : "Je suis un boudin, mais un boudin Rabanne." Une autre grande cible sera Courrèges²⁴. »

Le film de Jalil Lespert montre fugitivement Yves en train de dessiner *La Vilaine Lulu* juste avant la conférence de presse qui le nomme directeur artistique de la maison Christian Dior, après le décès de celui-ci. Il cache ses dessins alors qu'on l'appelle.

Belle de Jour

En 1967, Yves Saint Laurent habille Catherine Deneuve pour le film de Buñuel. C'est le début d'une profonde amitié avec l'actrice, et c'est aussi pour le créateur un nouveau territoire d'expression, un univers où il peut suggérer de manière subtile des facettes plus sombres :

« En plongeant dans la vision de Buñuel, Yves Saint Laurent restitue la sienne avec une sincérité plus grande, comme s'il trouvait dans l'admiration d'un maître ce qui l'aide à devenir lui-même : un génie de la perversité. À propos de la scène – l'une des premières – où Belle de Jour se retrouve jetée hors de la calèche par son fiancé, attachée contre un arbre et fouettée par les cochers, Catherine Deneuve raconte : "Il m'avait dessiné une robe en jersey, mais à l'intérieur il avait mis une bande Velcro. C'est comme s'il m'avait soufflé le rôle, en me suggérant un jeu particulier... Au

22 Ibid, p. 92.

23 Ibid, p. 94.

24 Ibid, p.147.

moment où la robe est arrachée, le bruit du Velcro détermine tout de suite l'atmosphère d'un viol²⁵. »

Woman in Sweater

En 1968, la toute jeune maison de couture Yves Saint Laurent, financée par le richissime industriel américain Mack Robinson, continue d'attirer les regards et les commandes de la clientèle new-yorkaise, qui l'avait surnommé « *the King of Fashion* ».

Dans une de ces mises à distance un rien dédaigneuses, fréquentes chez les 4, Yves Saint Laurent décide de tourner un petit film à destination de cette clientèle où il déclare que « [les Américains] ont une fausse opinion de la mode, parce qu'ils aiment ce qui est exclusif. Et ce qui est exclusif est démodé. » Bien entendu, il ne s'arrête pas là :

« Woman in sweater est une promenade fantasque dans New York, réalisée par Martine Barrat, son amie d'enfance, sur fond de rythmes planants signés Galt Mac Dermot – le compositeur de Hair. On y voit des chaperons rouges danser dans Central Park, des Portoricains en chemise turquoise, et des princes berbères à cheval. Sur fond de coucher de soleil, un jeune homme nu sort de l'eau : c'est un sosie d'Yves Saint Laurent. "Quand Mack Robinson a vu le film, il a failli avoir une crise cardiaque !" dit Martine Barrat, dont le film, jamais diffusé publiquement, dort dans les archives Saint Laurent²⁶. »

« "Yves joins topless !" s'exclame la presse en janvier 1968. Ce mois-là le grand débat tourne autour de Rudi Geinreich. Ce designer américain a scandalisé en créant un maillot de bain une pièce dont les bretelles dégagent outrageusement les seins. De son côté, Yves Saint Laurent les montre en les voilant. L'Amérique y voit une attitude bien plus subversive que ces défilés féministes où l'on hurle "Ban the bra" : non au soutien-gorge ! D'ailleurs, il persiste. Un jour qu'on lui demande de dessiner un maillot de bain, il "oublie" le haut : "Ah bon, je ne savais pas que ça se faisait encore²⁷..." »

Collection Libération

En 1971, il présente la collection « Libération », mettant en scène un style rétro des années 40 revisité, à contre-courant total des tendances du moment. C'est une manière de dénoncer l'académisme de la haute couture, qu'il appelle « *la vieille dame* » – il annonce au même moment qu'il souhaite désormais se consacrer au développement du prêt-à-porter.

« Dans une mode fleurie, presque folklorique, Yves Saint Laurent a présenté des vamps à un public en maxi-manteaux et jupes paysannes : c'est la collection "Libération". Elle imposera Yves Saint Laurent comme le premier couturier de la récupération et du style "rétro". En attendant, le scandale est énorme. Quatre-vingt-quatre modèles ont défilé sans musique. Une rousse incendiaire et une déesse noire arpentent les deux grands salons sans l'ombre d'un sourire. Elles ont les ongles peints et les lèvres carmin. Proclamant leur frivolité contre l'indifférence de l'unisexe, elles dérangent... Ce sont moins les vêtements qui ont choqué que le stylisme, les maquillages de ces femmes, leurs coiffures, leur démarche, en un mot : l'esprit de la collection. [...]

Avec cette collection-manifeste, Yves Saint Laurent retrouve les démons de son enfance. Ces femmes d'Oran aux cheveux teints et aux sourcils épilés, que les femmes d'Alger trouvaient "tapageuses". Il le suggère à demi-mot dans Vogue : "Ce que je veux : choquer les gens, les forcer à réfléchir. Les jeunes n'ont pas de souvenirs²⁸..." »

Pari gagné, en tout cas auprès des journalistes de mode, dont les réactions sont tout bonnement horrifiées, et pour certains, particulièrement violentes :

« La morale qu'on croyait avoir brûlée en 1968 resurgit avec une violence soudaine. Hormis Elle et Vogue, toute la presse française s'énerve contre le galopin qui, non content d'avoir échappé aux

²⁵ Ibid, p.151.

²⁶ Ibid, p.170.

²⁷ Ibid, p.171.

²⁸ Ibid, p. 192.

privations de la guerre et de l'après-guerre, s'offre le luxe d'en faire un style. L'article de Pierre Yves Guillen dans *Combat* en reste un bel exemple : "Pourquoi ces épaules trop carrées, ces hanches drapées lourdement, ces violences dans les couleurs, et ces chaussures à semelles compensées qui achèvent d'enlaidir la silhouette ? C'est donc hideux, c'est donc honteux. Nous ne pouvons que pleurer. Parce que c'est de très très mauvais goût : ces turbans, cette longueur au-dessus du genou, c'est ce que l'on voyait dans les pièces de Sacha Guitry en 1942 !... Quel scandale lorsqu'on a le talent d'Yves Saint Laurent ! Ou quel orgueil de croire que, tels des moutons déportés, nous allons applaudir à ce carnage du bon goût, à ce charnier de l'élégance, à ce crématoire du prestige ! Pour le soir, des hommes imprimés et sexe en main tournent autour des robes comme autour d'un vase grec. Réminiscence de la virilité nazie sans doute ! J'ai brûlé tout cela en 1944. Vous aussi, je l'espère. Mais il y aura, j'en ai peur, encore au moins une folle par arrondissement ou par village qui portera cela. Vous savez, de ces folles que l'on voit parfois : soixante-dix ans et habillées en gamines. Oui c'est cela ! Oui c'est fait pour des folles qui ne veulent pas vieillir. Oui c'est fait pour des nostalgiques du vert-de-gris, c'est fait pour des idiots. Cela va peut-être plaire ! Saint Laurent, connais plus²⁹." »

La violence de ces réactions semble conforter encore davantage Yves Saint Laurent dans sa résolution. Il vit son second lynchage public par la presse ; le premier l'avait conduit à l'hôpital psychiatrique, désormais il se nourrit de ces critiques et de l'intensité émotionnelle qu'elles lui procurent pour renforcer encore la puissance de ses créations. Ce mécanisme d'introjection et de sublimation installe durablement la provocation dans son personnage de créateur unique, maudit et incompris par une corporation ignorante – avec d'autant plus de délectation addictive que la clientèle, celle qui achète, se précipite sur sa collection.

« Le voici donc qui s'engage. Qui consomme avec le public une rupture dont il est d'ailleurs aussi violemment surpris qu'affecté. "Je crois que le mot scandale n'est pas trop fort, je suis triste et flatté." Et pourtant, il continue de croire en son instinct : "L'Olympia de Manet a suscité le même genre de réaction." Non sans maladresse, il éprouve parfois le besoin de s'auréoler de références, là où l'artiste qu'il est s'en passe bien souvent.

Aucune des critiques faites à Saint Laurent ne vise l'entoilage de ses tailleurs ou ses pinces de pantalons qui "bombent" parfois un peu trop le ventre : on attaque l'esprit de sa collection. Sous ces assauts, tout va exploser, comme dans une grande scène de famille. On a toujours aimé Saint Laurent pour ce qu'il n'est pas. Mais en 1971, on a encore du mal à l'aimer pour ce qu'il est. C'est d'ailleurs ce qui l'excite et l'encourage à aller "contre", à ne pas se trahir, à ne jamais s'embourgeoiser dans la "distinction" de sous-préfecture³⁰. »

« Mais le petit prince n'a pas fini de provoquer. Fiché très tôt par la police pour apprécier les Arabes et fumer du haschisch, il a toujours trouvé à dénoncer, à travers son métier, l'ordre et les bien-pensants. Parfois rancunier, il a trouvé sa cible : *Le Figaro*, ce quotidien que Pierre Bergé et Clara Saint vont parfois chercher au petit matin, dès le lendemain de la collection, impatients de lire le compte rendu du défilé Saint Laurent.

En 1971, il narguera encore le quotidien, en montrant dans son film publicitaire pour Rive Gauche une femme un peu prude, à collier de perles, silencieusement assise près d'un homme qui ne lui adresse pas la parole, et lit ce journal... La scène se passe dans un café. Arrive alors une fille rousse et très maquillée qui retrouve toute la bande – l'un des amis d'Yves Saint Laurent, Philippe Collin, figure dans le spot – et dévore un gros gâteau à la crème bien coulante. Sa bouche couleur coquelicot est aussi rouge que la Coccinelle avec laquelle elle a failli écraser un agent de police. "Il fut un temps où les femmes étaient dociles, soumises... Comme elles savaient bien rester en place ! Rive Gauche n'est pas un parfum pour les femmes effacées..." De quoi heurter les bonnes consciences³¹. »

²⁹ Ibid, p. 194.

³⁰ Ibid, p. 202.

³¹ Ibid, p. 210.

Rive Gauche

Le lancement de son premier parfum pour homme lui donne l'occasion de répéter une fois de plus ce schéma : provoquer, choquer, pour mieux affirmer sa différence, être le seul à faire exploser les codes qui régissent ce monde feutré qu'est encore la haute couture parisienne au tout début des années 70, se convaincre aussi une fois de plus de la justesse de son intuition, qui lui murmure que le public ne l'en aimera que davantage.

« Et si on l'appelait Eau de Zizi », dit-il en riant. Il s'appellera Rive Gauche, tout simplement. Pour la promotion, Yves décide de se mettre lui-même en scène. À l'époque où le nu féminin a déjà perdu de son attraction commerciale, Yves Saint Laurent pose en tenue d'Adam. Il devient le premier homme-objet publicitaire de la décennie qui commence : "Je veux choquer. Je veux poser nu." C'est chez Jeanloup Sieff, rue Ampère, dans son studio de photographe envahi de plantes vertes, qu'Yves Saint Laurent va poser. Il apportera même une bouteille factice qu'il voulait se mettre entre les jambes. "Je regrette de ne pas avoir fait ces photos" raconte Jeanloup Sieff, évoquant "un mélange de provocation et un certain malaise... J'ai tourné autour. J'ai fait des portraits plus serrés, en gros plan"³²... »

Cette image fera le tour du monde, et reste quelques décennies plus tard un symbole incontournable de la marque Yves Saint Laurent. Comme il l'a prévu, les réactions de la presse sont, cette fois encore, aussi violentes qu'excessives, et l'attaquent personnellement.

« L'image va faire scandale, réveillant à nouveau toutes les haines. Le Figaro est l'un des premiers à réagir : "Sans doute par nostalgie des conseils de révision – bien que n'ayant jamais fait son service militaire –, M. Yves Saint Laurent apparaît nu, comme au jour de sa naissance..." écrit Philippe Bouvard en novembre 1971.

Le piège se retourne contre lui : Yves Saint Laurent "appartient" à tout le monde. Les critiques deviennent plus familières et touchent à sa vie privée. C'est la manière la plus directe d'atteindre l'homme, là où l'artiste s'échappe toujours. Le prince s'est "découvert", on ne le "respecte" plus : "Il n'est d'ailleurs pas mal, Saint Laurent. Ce n'est certes pas la meilleure affaire de Paris. On affirme même le contraire. Mais il est néanmoins assez musclé, nulle trace de graisse et ses lunettes lui donnent une certaine dignité..." écrit André Halimi dans Pariscope³³. »

1.4. Passion : Envie

Le film de Jalil Lespert ne montre guère de situations où le personnage d'Yves Saint Laurent manifeste de l'envie. Mais sa biographie réserve plusieurs éclairages fascinants sur la relation d'Yves Saint Laurent à ses maîtres en matière de couture, Christian Dior et Chanel.

Christian Dior

Lorsqu'Yves Saint Laurent entre chez Dior à Paris, il n'a que 19 ans. S'il a réussi à attirer l'attention du maître depuis sa ville natale d'Oran, par l'intermédiaire d'un ami commun de sa famille (Michel de Brunhoff, directeur de Vogue), c'est d'abord parce que ses dessins auraient pu être réalisés par Dior lui-même.

Adolescent à Oran, il dévore les journaux et magazines de mode qui arrivent chaque jeudi de Paris. Au fil des comptes rendus des premières au théâtre et des bals parisiens illustrés par Gruau, le jeune Yves âgé seulement de 13 ans déclare à ses sœurs qu'il aura un jour « *son nom en lettres de feu sur les Champs Élysées* ». Il rêve désormais de Paris, refuge du merveilleux, et en attendant l'exposition du sien, c'est le nom de Dior qui retient son attention : à cette époque c'est un chignon étagé qui fait scandale, et déchaîne la critique, ou une dame en noir photographiée par Irving Penn qui suscite une réaction étonnée, ironique et enthousiaste de Vogue.

C'est en 1954 qu'il vient vivre à Paris et suivre les cours de la Chambre syndicale de la couture. Il envoie ses dessins depuis plus d'un an à Michel de Brunhoff, qui lui avait conseillé de retourner à Oran passer son bac après avoir obtenu le 3^e prix du concours organisé par le Secrétariat général de

³² Ibid, p. 211.

³³ Ibid, p. 212.

la laine en 1953. En novembre 1954 il remporte la victoire tant attendue, et cumule le premier et le troisième prix de la catégorie « robe » du Concours international de la laine, considéré à l'époque comme le Goncourt de la mode. Sept croquis ont été sélectionnés parmi les six mille envoyés de manière anonyme ; trois sont d'Yves Mathieu Saint Laurent, alors âgé de 18 ans.

Il continue d'observer, et passe à l'offensive : lorsqu'il se présente à nouveau chez Michel de Brunhoff, c'est pour lui soumettre cinquante croquis dessinés à Oran. La similitude avec les modèles évasés en A de Dior de l'époque est telle que le directeur de Vogue appelle immédiatement le couturier. Il écrira ce même jour à Edmonde Charles-Roux³⁴ cette lettre :

« Le petit Saint Laurent est arrivé hier. À ma stupéfaction, sur cinquante croquis qu'il m'apportait, vingt au moins auraient pu être de Dior. De ma vie je n'ai rencontré quelqu'un de plus doué. J'ai demandé rendez-vous pour lui à l'instant, disant à Dior que si j'insistais tant, c'était pour lui prouver qu'il ne pouvait s'agir de fuites, notre enfant étant débarqué de la veille, et la collection de Christian ne datant que de deux jours... Je l'emmène tout à l'heure par la main... Que n'êtes-vous là³⁵ ! »

C'est ainsi qu'il entre comme assistant chez Christian Dior, en juin 1955. Il veut tout apprendre, tout observer, tout absorber de ce maître dont il a fait son modèle et sa référence depuis déjà plusieurs années, un homme taciturne, aux airs de père de famille, gourmand, secrètement féru de voyage et de spiritisme, et qui ne ressemble guère à l'idée qu'on se fait du couturier en vogue. Sa maison de couture est un théâtre où les règles sont strictes : on y travaille en blouse blanche, chacun a sa place et son périmètre, fixés par des lois rigides entre hiérarchie et relations.

« La discrétion camoufle sous son rideau d'or des millions de disputes. On juge du "métier" par la capacité qu'ont tous ces personnages à dissimuler ce qu'ils connaissent par cœur. La bosse d'une cliente, le jupon de crin sous une robe Trafalgar, la fortune et ses origines, le nom du monsieur qui règle les factures, la ligne d'une épaule ou la détresse de la gloire. La couture est un millier de secrets chuchotés sur un fond mouvant d'immenses petits drames, lesquels se concluent par des pleurs, et souvent par des robes. On "meurt" sur deux centimètres, on "donne" et on "redonne". "Défaire une manche pour deux millimètres, c'est ça la couture"³⁶. »

Dans cet univers si policé, et brièvement aperçu dans les premières scènes du film, Yves Saint Laurent devient disciple exemplaire et gagne la confiance de Christian Dior, comme en témoignent ses dernières paroles à Jacques Rouet, le directeur administratif et financier de sa maison de couture, avant son départ pour Montecatini dont il ne devait pas revenir : *« Yves Saint Laurent est jeune, mais il a un immense talent. Dans ma dernière collection, j'estime que sur 180 modèles, il y en a 34 dont il est le père. Je pense que le moment est venu de le révéler à la presse. Mon prestige n'en souffrira pas³⁷. »*

Le décès brutal de Christian Dior, fauché par une crise cardiaque à 52 ans, est un séisme pour sa maison de couture, et pour son jeune apprenti, qui ressent de manière intense et dramatique cette perte comme s'il s'agissait d'une part de lui-même :

« J'ai éprouvé un vide, le même vide que j'ai ressenti après ma première collection. Ce n'était pas le vide de la peur, mais le vide du rien. J'avais tellement confiance en lui, confiance en tout ce qu'il disait, ce qu'il faisait, et j'ai éprouvé une sorte d'appréhension en songeant que personne n'était là pour dire : cela est bien, cela est mal. C'était la première fois, si vous le voulez, que je découvrais le sens moral de l'esthétique³⁸. »

Bien des années plus tard, Yves Saint Laurent rédigea cet hommage à son maître, mélange flamboyant d'idéalisation et de mélancolie :

« Je me souviens de tout, de toute son atmosphère, des murs gris perle et des moulures blanches, des kentias déployés tout le long de l'escalier de la gloire, de l'odeur des grands bouquets des jours de premières. Je me souviens surtout de lui. Lui, que je ne me résoudrai jamais à appeler

34 Edmonde Charles-Roux est alors une proche collaboratrice de Michel de Brunhoff, et lui succèdera comme rédacteur en chef de Vogue en 1954.

35 L. Benaim, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p.48.

36 Ibid, p. 51.

37 Ibid, p. 64.

38 Ibid, p. 84.

Christian, mais Monsieur Dior. Car à travers cette étrange et fabuleuse collaboration qui nous a unis dès mon arrivée dans sa maison et jusqu'à sa mort, nos deux sensibilités combien complexes dressaient entre nous une barrière infranchissable faite, de ma part, de l'immense respect que je lui portais et, de la sienne, d'une grande pudeur, comme sans doute en éprouvent tous les pères devant leur fils. Ce furent des relations d'une qualité exceptionnelle, rares et complètes, malgré cette pudeur de part et d'autre qui, bien loin de nous séparer, nous unissait. L'élégance de ses sentiments rejoignait celle de son métier. Une extraordinaire complicité s'établissait entre nous. Ses yeux brillaient d'affection, les miens d'admiration devant cette idole qui me consacrait une part de son émotion. Je me souviens des moments de repos, de nos fous rires, de sa bonté inestimable et de la qualité inégalée de ses sentiments d'estime, d'affection, de protection. Il m'a appris l'essentiel. Puis vinrent d'autres influences qui, parce qu'il m'avait appris l'essentiel, se fondaient dans cet essentiel et trouvaient là le terrain merveilleux et prolifique, les semences nécessaires qui allaient me permettre de m'affirmer, de me fortifier, de me déployer, de respirer enfin mon propre univers. Je lui suis reconnaissant de n'avoir jamais, malgré l'immense force qui l'habitait, étouffé ma personnalité mais au contraire de l'avoir aidée à s'affirmer. C'est, je crois, à cause de cette générosité de l'âme qui le caractérisait tout entier que j'ai pu développer tout ce que je possédais, prendre les rênes de sa succession et les miennes ensuite pour la création de ma propre maison. Ce fut précisément à ce moment que je ressentis tout ce qu'il était : un homme d'une extraordinaire bonté, d'une ineffable tendresse, d'une générosité qui l'élevait jusqu'à la grandeur suprême. Quoi qu'il me soit arrivé depuis dans mon métier, je dois dire que c'est auprès de lui que j'ai été le plus heureux. Je n'avais pas vingt ans et, comme l'a écrit Proust : "Les vrais paradis sont ceux qu'on a perdus"³⁹. »

Chanel

Les relations avec Chanel sont bien plus ambivalentes, et marquées par une sourde rivalité qui ne dira jamais tout à fait son nom. Cette rivalité s'installe dès sa première collection en nom propre, qui le hisse comme le troisième grand couturier aux côtés de Chanel et Balenciaga.

Yves Saint Laurent a présenté en avant-première ses modèles à John Fairchild, le rédacteur en chef du *Women's Wear Daily*, et qui résumera bien des années plus tard :

« Balenciaga était sur le déclin, Dior devenait ennuyeux, Givenchy avait adopté le style répétitif de Balenciaga, Chanel était le véritable dictateur de la mode, Saint Laurent qui observait tout derrière ses grosses lunettes le savait mieux que quiconque⁴⁰. »

C'est lors de la saison 1962-1963 que le match opposant Yves Saint Laurent – le plus jeune couturier – à la plus ancienne – Gabrielle Chanel, démarre véritablement. Il affirme ne l'avoir jamais rencontrée, glissant une pique au passage, *« je n'ai jamais déjeuné avec elle, j'aurais eu trop peur qu'elle me mange... »*, alors qu'elle confie à son créateur de bijoux : *« J'ai déjeuné avec un jeune homme qui ira très loin, Yves Saint Laurent⁴¹. »*

Le tailleur Chanel est un mystère pour les experts du métier, et fascine tous les couturiers. Même Balenciaga aurait raconté *« avoir acheté un tailleur Chanel un jour et l'avoir défait complètement. C'étaient des bandes... Tout était parfaitement ajusté. Je ne comprenais pas⁴². »*

« Pour Yves Saint Laurent, Chanel est bel et bien une obsession. "Je voulais tout connaître de la technique." [...] Yves Saint Laurent est seul. Il cherche. Il plonge ses mains, retourne les tissus. Il aura compris lorsqu'il saura expliquer, mais il n'a pas les mots. [...] Yves Saint Laurent a vu de très près un tailleur Chanel en 1961 : il était rose et vert, plombé par la fameuse chaîne dorée... Mademoiselle Chanel l'avait offert à Victoire. À l'époque, Yves Saint Laurent avait officiellement disparu. Trois ans plus tard, les questions l'envahissent. Comment fait-elle pour donner tant de souplesse à ce jersey pailleté qui, au lieu d'être raide et cassant, ondule comme un poisson

39 Ibid, p. 360.

40 Ibid, p. 118.

41 Ibid, p. 125.

42 Ibid, p. 126.

d'argent ? Où trouve-t-elle cette audace de coupe qui permet de remuer le bras sans que la veste bouge d'un pouce ? Comment arrive-t-elle à cette petite jupe de rien qui est tout⁴³ ? »

En février 1968, lors de l'émission télévisée *Dim Dam Dom*⁴⁴, Chanel désigne explicitement Yves Saint Laurent comme son héritier spirituel, « *car il faudra bien un jour ou l'autre que quelqu'un me continue* », non sans ajouter « *Yves Saint Laurent a bien raison de me copier, plus il me copiera, plus il aura du succès.* »

Piqué au vif, et interviewé un mois plus tard pour la même émission, Yves Saint Laurent (en blouse blanche) lui répond suavement :

« D'abord je suis très flatté que Mademoiselle Chanel ait daigné s'intéresser à ce que je faisais, et qu'elle m'ait désigné comme son successeur. Mais je ne suis pas du tout d'accord avec elle lorsqu'elle dit que je la copie. Je pense d'abord que si je la copiais, je n'aurais aucun succès. Et ensuite, je ne pense pas que... je pense qu'elle a simplement voulu dire que nous avons la même optique, que nous étions des couturiers qui rendent les femmes séduisantes en tenant compte de leurs corps, de leurs gestes, et de leurs attitudes. Je pense aussi que la grande différence entre moi et Mademoiselle Chanel, c'est que j'essaie d'apporter aux femmes un style qui leur permette de s'adapter... d'adapter plutôt leur style à mes robes, et de permettre de développer leur personnalité... alors qu'une femme qui s'habille en Chanel ressemble à Mademoiselle Chanel. Il y a aussi une grande différence entre elle et moi, c'est que j'adore mon époque. [...] Je pense qu'elle est entrée dans la légende, un tailleur Chanel c'est comme un habit Louis XV ou un costume Louis XVI, enfin... dans l'histoire du costume, elle est là, elle est présente, c'est un merveilleux... document. »

Bien des années plus tard, et quelques mois avant d'annoncer son retrait et la fermeture de sa maison de couture, il confiera au Monde lors d'une interview :

« Ce qui me manque le plus est de n'avoir plus de géants à combattre. Face à Givenchy, Balenciaga, Chanel, je me transcendais⁴⁵... »

Jeunesse

Difficile d'imaginer ce qui pouvait « manquer » à Yves Saint Laurent : contrairement à nombre d'artistes torturés, son talent et son génie avaient été reconnus très tôt, tant par ses pairs que par le grand public. Pas de drame d'enfance, une jeunesse privilégiée, pas d'opposition parentale sérieuse à sa vocation artistique ni à ses choix de vie, Pierre Bergé comme compagnon dévoué et protecteur qui avait quitté Bernard Buffet pour se consacrer exclusivement à lui, beaucoup de charme, du succès, et des dons hors du commun.

L'envie et la nostalgie de « ce qui manque » sont pourtant présentes dès son plus jeune âge. À Oran il rêve de Paris, et à Paris il rêve des couleurs de sa jeunesse, qu'il cherchera à retrouver plus tard à Marrakech. Il peut s'offrir tous les voyages, toutes les résidences, le monde entier – il n'en éprouve guère le besoin, tant son imagination le nourrit déjà. Son filtre d'attention va alors se porter sur quelque chose de définitivement inaccessible : sa « *jeunesse volée* », construction égotique fantasmée qu'il évoque dans le film de Jalil Lespert, lors d'une interview avec des journalistes :

« Monsieur Saint Laurent, à 26 ans vous êtes déjà à la tête de votre propre maison de couture, qu'avez-vous envie de faire ?

Oh ! Eh bien des bêtises, principalement... [Rires] Je dis ça dans la mesure où j'ai eu très vite beaucoup de responsabilités et j'ai parfois la sensation de ne pas vivre ma jeunesse... »

Il joue de cette coquetterie consistant à faire plus vieux que son âge, posant en blouse blanche à la manière de Monsieur Dior, répondant avec autorité à Mademoiselle Chanel, et confiant au magazine *Elle* en mars 1968 :

43 Ibid, p. 126.

44 « Dim Dam Dom », 10 mars 1968, Archives INA.

45 *Le Monde*, 27 mai 1999.

« Je me sens, depuis que j'ai 20 ans, investi d'une responsabilité qui m'écrase : mon échec condamnerait plusieurs personnes au chômage. Souvent je me rebelle. Je me sens frustré. Je n'aurai jamais eu le temps d'être jeune. C'est-à-dire insouciant. » Cette manière un peu noire de définir le métier en termes d'enchaînement et d'enfermement, ajoutant à l'obstination qu'il implique un je-ne-sais-quoi de fatal, parlant de lui comme d'un objet de quelques milliers d'années que les hommes déterrent, nettoient, expertisent, avant de l'exposer dans leurs vitrines : « Je suis un fossile, je suis dans ma cage. On ne peut pas sortir si facilement de la haute couture. Je fais des robes et je dors⁴⁶. » »

C'est pourtant à la même époque qu'il découvre Marrakech avec Pierre Bergé, où la fête « *insouciante* » entre amis bat son plein, comme le montrent plusieurs scènes du film. N'étant pas à une contradiction près, Yves Saint Laurent évoque cette période de sa vie plus tard avec nostalgie :

« J'avais toujours des problèmes de peur, d'isolation pendant les collections. Mais je m'amusais bien. On était un petit groupe. Il y avait les Rolling Stones. Il y avait de très belles femmes. Nous faisons de la bicyclette. Jamais je n'ai été aussi heureux que pendant ces années⁴⁷. »

1.5. Fixation : Mélancolie et dépression

Mourir et renaître

La fixation de mélancolie est bien visible chez le jeune Yves Saint Laurent, et ne le quittera guère tout au long de sa vie, l'amenant régulièrement à des états dépressifs pathologiques. Lorsqu'il est hospitalisé pour la première fois au Val-de-Grâce en 1960, le médecin chef du service psychiatrie annonce à Pierre Bergé qu'Yves Saint Laurent est maniaco-dépressif.

Le film montre à quel point cette première hospitalisation représente aussi un déclencheur pour Yves Saint Laurent : tout au fond de l'état émotionnel et physique le plus sombre, il découvre ses capacités de résilience, le creuset ultime qui lui permettra de transcender ses visions créatrices, et de renaître, dans un schéma cyclique caractéristique des 4.

Sa mère raconte :

« Quand je suis arrivée, il était abruti par tout ce qu'on lui avait fait subir. On l'a drogué à mort. J'avais pourtant été voir un général, je ne me souviens plus s'il s'appelait Durand ou Dupont. Mais il n'a rien voulu savoir. Ça été terrible. Lui, si élégant, toujours soucieux de son apparence, et si secret. On lui avait tout enlevé, même les portes des toilettes. Il ne mangeait pas. Il était prostré. Il y avait des photographes qui le guettaient dehors. On l'a réduit, pour en faire un exemple⁴⁸. »

« C'est dans l'épreuve qu'il se redresse, trouvant la force de lutter jusqu'au jour où, ramolli par la médiocrité de l'existence, il partira sur les frontières de la mort, du danger, de la folie et de l'enfermement. Comme pour toujours se dire : « Je suis un évadé. » [...] L'épisode du Val de Grâce laisse une cicatrice. Elle révèle la dureté d'un timide qui, soudain, préfère s'éclipser, disparaître en lui-même comme on s'enferme dans un sous-marin. Et c'est alors le vide. Le trou. Les autres cessent d'exister. Il n'a plus d'âge. Cette expérience terrible lui a révélé ce que sera son monde : aller jusqu'à la perte de soi, sa propre destruction et, dans la chute, se régénérer par l'envie de beauté, unique antidote à ce « mortel ennui » que chante au même instant Serge Gainsbourg⁴⁹. »

Yves Saint Laurent explorera tout au long de sa vie cette ligne d'autodestruction, entre drogue et alcool, ponctuée de plusieurs tentatives de suicide – qui ne sont pas montrées dans le film, mais que Pierre Bergé évoque explicitement en 2010 :

« Oui, je t'ai protégé de toi-même. Parfois trop ? C'est ce que prétendent certains, y compris quelques amis. Mais savent-ils et que savaient-ils ? Peu de choses en fait. Savent-ils qu'à New York tu as voulu te jeter d'une fenêtre de l'Hôtel Pierre, et que j'ai failli lâcher prise tellement tu t'étais engagé au-dehors ? Une autre fois à Anvers ? Savent-ils qu'un jour tu t'es précipité sous les

⁴⁶ Ibid, p. 159

⁴⁷ Ibid, p. 177

⁴⁸ Ibid, p. 103

⁴⁹ Ibid, p. 114.

roues d'un car de police qui t'a évité de justesse et que les flics, descendus en hâte, t'ont copieusement engueulé et m'ont conseillé d'aller te faire soigner ? Il y a eu tant d'autres fois ! Ce rôle, je le sais, m'allait comme un gant. Le tien t'allait bien aussi. Tu avais décidé d'être l'amant de la mort⁵⁰. »

Il est intéressant de relier cette fixation à l'attrance pour la mort qu'éprouvent beaucoup de **4**, et de voir que chez Yves Saint Laurent, les comportements autodestructeurs (détaillés plus bas avec l'instinct de conservation blessé) allaient de pair avec une fascination esthétique pour le morbide.

Le film montre très rapidement une esquisse au mur de son appartement, au tout début d'une scène tendue entre Yves et Pierre, qui suit une nuit pathétique de déchéance en boîte de nuit, entre drogue et alcool. Ce dessin fait écho à ceux qu'il réalise pour le théâtre en parallèle de la mode et de la couture, une autre de ses passions, encore une autre forme d'expression et de sublimation.

« Les costumes et les éléments de décor qu'il dessine pour Maldoror, un spectacle mis en scène par Roland Petit au TNP (janvier 1963), sont chargés de démons et de douleurs. Dans la pénombre des sabbats, Yves reprend les figures grotesques et les contorsions bestiales que le peintre avait élevées au rang du sublime. C'est "ce monstrueux vraisemblable" dont parle Baudelaire, qui donne ici aux dessins d'Yves Saint Laurent leur puissance d'évocation diabolique, entre cauchemar et réalité. Rien n'exprime mieux la fascination tragique du couturier pour l'envoûtement du théâtre, que cette photo de travail où il se tient seul, fixant d'un air étrange cette silhouette noir et blanc, dont on ne sait plus s'il s'agit d'un acteur, d'un véritable squelette grisé, ou de l'Ange de la Mort... "Il adore cette photo" dit-on laconiquement au service de presse⁵¹. »

2. Hiérarchie des centres

L'émotionnel intérieur est particulièrement visible ; on peut citer cette phrase emblématique prononcée par Yves Saint Laurent dans le film lors de la conférence de presse qui le nomme directeur artistique de la maison Dior, en réponse à une question :

« Comment vous sentez-vous maintenant ?

Je ne peux pas dire tout ce que je ressens... La tristesse... L'angoisse... La joie aussi. La fierté, la peur de ne pas réussir... mais je ferai de mon mieux, et ce jusqu'au bout. Ça, je peux en faire le serment, oui⁵². »

Le centre de support est plus difficile à repérer, et le film de Jalil Lespert ne donne que peu d'indications, montrant surtout un personnage le plus souvent désintégré dans son type de base. Ainsi, nous l'avons vu, la désintégration du **4** se manifeste par de fréquents épisodes de dépression et d'inaction prostrée, où le centre mental comme le centre instinctif ne semblent fonctionner qu'à un niveau minimal.

Il faut se plonger dans sa biographie et les témoignages de l'époque pour comprendre ce que signifie concrètement la vie d'une maison de couture, telle qu'Yves Saint Laurent a choisi de l'incarner. Pour chaque collection, il dessine pendant des heures, parfois toute la nuit, plusieurs semaines ou mois d'affilée, produisant des centaines et des milliers de croquis, qu'il sélectionne ou rejette au fur et à mesure. Dès le lendemain matin, il est à l'atelier, entouré de ses ouvrières, il supervise et travaille sans relâche, debout, à partir de ces croquis : on lui présente les patrons entoilés, il drape les tissus, corrige les mouvements et le tombé, essaie une couleur, exige une texture, coupe, monte, défait et recommence. La nuit il dessine, encore.

« C'est ainsi que je peux rester une matinée sans prendre un crayon, tandis qu'il m'arrive de faire quarante dessins sur une idée jaillie brutalement. Il faut que je marche pendant ce travail d'incubation, si je puis dire. C'est pourquoi j'affectionne ce grand salon⁵³... »

50 Pierre Bergé, *Lettres à Yves*, Paris, Folio Gallimard, 2010.

51 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 131.

52 Cette phrase est authentique, bien qu'elle n'ait pas été exprimée oralement par Yves Saint Laurent lors de cette conférence de presse ; mais elle figure dans une lettre qu'il a adressée à sa mère le matin même.

53 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 66.

« *“Nos patrons étaient sacrés” se souvient Jean-Claude Rossignol. Coupe, apprêtage, piquage, repassage, finition : il veille à toutes les étapes en indiquant “à tous ces gens habitués à faire des imperméables en polyester Jupiter, les règles de base de la technique Saint Laurent. Notre grand truc ? Des épaules droites. Un dos rond date une cliente. Nous, on aime bien les dos bien placés. Une couture dans le dos tient un vêtement, affine une silhouette.” La ligne d’épaules, le montage de la manche, le col exigent un travail soigné. Dix heures pour une veste. Des pinces pas détendues, des épaulettes bien droites*⁵⁴. »

Lors d’une scène du film montrant l’inauguration de la première boutique Yves Saint Laurent Rive Gauche, une journaliste en voix off lui demande :

« **Les 300 modèles de la collection, qui les a dessinés ?**

Eh bien, une seule personne...

Vous, je suppose ?

Oui... »

La même scène montre ensuite Yves Saint Laurent, un énième verre à la main, se plaignant auprès de Pierre Bergé d’être épuisé. Il ajoute, vindicatif : « *Quatre collections par an, c’est toi qui vas les faire, peut-être ?* »

Ce rythme incroyable, il va pourtant le tenir toute sa vie, s’effondrant après chaque présentation de collection, pour mieux renaître à la suivante.

Voilà qui semble orienter vers un centre instinctif en support, bien que celui-ci ne soit guère utilisé en dehors de son travail : Yves Saint Laurent est décrit par ses proches comme « *un hippie de luxe qui n’a jamais fait la cuisine* », ou quelqu’un qui « *a besoin de son majordome pour se faire servir une tranche de jambon* ». Mais ces comportements peuvent aussi être reliés à la réticence fréquente des **4** pour toutes les tâches « banales » de la vie quotidienne, et amplifiés par les éléments contextuels d’une grande aisance financière et d’une certaine classe sociale, sans oublier l’omniprésence logistique et protectrice de Pierre Bergé :

« *Comme dit John Fairchild : “Yves, ce qui vous manque, c’est le plaisir de la vie.” Pour le même Fairchild : “Depuis que je le connais, il [Yves] n’a aucun contact avec la réalité. S’il a un problème avec une chasse d’eau qui ne marche pas, c’est à Pierre d’arranger cela.” Acharné à percer les arcanes de la technique, Yves Saint Laurent reste parfois seul jusqu’au matin dans le studio*⁵⁵. »

S’il dispose d’une forte imagination créatrice, Yves Saint Laurent ne manifeste pas d’autre utilisation du centre mental : il ne planifie rien, ne raisonne guère, et se montre bien plus impulsif que réfléchi.

L’hypothèse de la variante **4 mu** peut être vérifiée au moyen des témoignages de ses proches sur les facettes plus sombres de sa personnalité, sous stress, ou quasi-permanentes à la fin de sa vie.

Les mécanismes de désintégration en **1** apparaissent alors clairement : colères violentes, critiques agressives, accusations injustifiées, et obsession d’une perfection illusoire.

Dans une scène du film, lorsqu’il découvre que Victoire s’est fait couper les cheveux juste avant un défilé, sa réaction est aussi critique que disproportionnée et il lui lance, furieux : « *Mais tu n’es belle que sophistiquée. Regarde-toi, tu n’as plus de visage, tu n’as plus de menton !* »

« *C’est un roi anarchiste, animé par un tel goût de l’ordre qu’il n’en supporte pas la parodie*⁵⁶. »

« *Mais l’homme donne une image plus autoritaire de lui-même. Dans une autre interview, [...] il se montre très cassant : “Un néant, vous dis-je. Depuis l’époque où Balenciaga et Chanel s’affrontaient, plus rien, vraiment plus rien, sinon Givenchy et moi. Les gens croient qu’il y a encore des maisons de couture, mais moi je sais qu’il n’y en a plus. Oui, bien sûr, vous pourriez me citer quelques noms que je n’ose pas prononcer. Mais ces noms n’existent pas. Ce sont des malentendus, pas la peine d’en parler...” Les journalistes ? “Ils ont besoin de croire à leurs propres*

54 Ibid, p. 164.

55 Ibid, p. 127.

56 Ibid, p. 163.

mensonges, à leurs propres erreurs de goût. Il faut remplir les articles, noircir du papier.”
L'époque ? Elle est "déficiente". "J'ai la nostalgie des années 20. Maintenant ça ressemble au vide, au désert, à l'ennui... Où est Jouvett ? Où est Bérard ? Et, depuis que Warhol a disparu, qui l'a remplacé ? Qui, depuis qu'il nous a quittés, peut tendre à la société un miroir digne d'elle ? Oui, c'est ça : avec Bérard et Warhol, quelque chose d'essentiel est mort. Ils avaient la grâce, le génie, l'art de vivre. Qui aujourd'hui nous montre Madonna avec autant de puissance, de vérité que Warhol quand il montrait Marilyn⁵⁷ ? »

« Octobre 1992. "Après ce que j'ai vu dans les journaux aujourd'hui, je ne peux pas parler. La bouche me brûle. J'ai des aphtes." Yves est dans tous ses états. À cause de "ce fou de Gaultier" auquel Paris Match a consacré un reportage, à la suite d'un défilé à Los Angeles. On dit que "le déshabilleur" a "épaté Hollywood" : sur les photos, Madonna, seins dégagés par sa robe à bretelles, Raquel Welch, veste smoking, collants résille et plumes jaunes : "Jean-Paul Gaultier crée une apparition et une surprise au nom de la lutte contre le sida." "Là, il était comme fou", dit Loulou. "Il m'a dit : 'Ça a dû être acheté dans un sex-shop, ce n'est pas possible, ça vient d'un eros center en Allemagne'" raconte Paul, le chauffeur, dans la voiture enfumée⁵⁸. »

« Yves Saint Laurent, qui trouve les manières des top models "abominables", refuse de céder à cette pression. Ce qui ne l'empêchera pas d'être le premier à faire travailler Stella Tennant, aristocratiquement "lui" sur le podium dans ces robes noires qu'elle porte, le teint pâle, les lèvres sombres, le dos un peu voûté. D'autres n'auront pas ce privilège : "Qu'est-ce que c'est que cette Gorgone ?" "Elle est triste comme un jour sans pain", lance-t-il parfois, lors des essayages, à Anne-Marie Munoz, directrice du studio Couture et à Loulou de la Falaise, directrice des accessoires. L'homme habituellement si timide se laisse submerger par la colère. Il lui arrive de claquer la porte du grand salon avec une extrême violence. "On a dû renoncer à beaucoup de tops parce qu'elles ne lui plaisaient pas." Son exigence est telle qu'il demeure alors le dernier à engager, pendant les dix jours qui précèdent la collection, un coiffeur et un maquilleur. Le luxe jusqu'au bout des ongles. Il est hors de question qu'une "fille" passe devant lui "échevelée"⁵⁹. »

Pierre Bergé en témoigne aussi, plus tristement :

« Je n'ignore pas que tu n'aimais plus aller à Marrakech. Mais qu'aimais-tu ? Tu t'étais aussi détaché de Deauville. Tu n'étais plus que refus, rejet. Tout était prétexte à ta grogne, à ta mauvaise humeur. Autour de toi, tes proches – les seuls que tu tolérais – ne t'en voulaient pas. T'en ai-je jamais voulu ? Je ne te cacherai pas que ce fut rude parfois. Mais, après tout, il y a longtemps que j'avais tout accepté, toléré, car tu ne pouvais rien affronter, le moindre obstacle te faisait trébucher, déclenchait ton ire. »

« Comme toujours avec toi c'était la faute des autres. J'aurais tant voulu que tu affrontes la vérité ! Tu en as été incapable. Non seulement tu ne l'as pas affrontée mais tu l'as fuie à toutes jambes pour te réfugier dans un monde d'illusions, comme tu as fui la réalité. Ce monde que certains qualifieraient de merveilleux mais dans lequel tu as vécu un martyr. »

« Mais c'est au Yves de ma jeunesse que je m'adresse, à celui prêt à tout, mobile, intelligent, brillant, libre de tout aimer, toujours disponible, qui savait admirer. Pas celui des dernières années au cours desquelles tu t'étais réfugié dans un personnage bougon, fermé, triste, sans joie et sans désirs. Ce personnage qui te ressemblait si peu et dont tu fis une armure pour te protéger de la vie et des autres, je ne l'ai pas aimé⁶⁰. »

3. Instincts

Yves Saint Laurent est un personnage qui semble avoir vécu à un niveau très moyen d'intégration toute sa vie. Il n'est donc pas étonnant de reconnaître les trois instincts blessés, avec cependant une dominance des instincts conservation et sexuel.

57 Ibid, p. 404.

58 Ibid, p. 409.

59 Ibid, p. 442.

60 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

3.1. Conservation : Intrépidité

Drogue, alcool, boulimie, pratiques sexuelles dites « à risque », tentatives de suicide : y a-t-il quelque chose qu'Yves Saint Laurent n'ait pas tenté dans l'autodestruction ? Le film de Jalil Lespert montre un peu, suggère beaucoup, pour souligner le contraste saisissant entre la beauté absolue des créations et la déchéance pathétique du créateur. La biographie minutieuse de Laurence Benaïm accentue le trait, mais ce sont les *Lettres à Yves* de Pierre Bergé, publiées deux ans après sa mort, qui l'achèvent, entre franchise brutale et amertume :

« Mais cet idéal de simplicité ne peut le nourrir. Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est s'exposer au danger. Car le Bel Indifférent construit une destinée, ce moi pour lequel il finira par vivre, ce dieu auquel il sacrifiera sa vie : Saint Laurent. Il ne redoute rien tant que le calme : dans le calme, il retombe. C'est l'autre partie de lui-même. Il lui faut des excitants, des vertiges, du théâtre, des échappées belles. Il ne vit que secoué par l'oubli, le choc, la surprise, l'excès. "Quinze cachets d'aspirine quand il a mal à la tête. Il étouffe parfois. Je le comprends !" dit sa sœur Brigitte. Il n'a d'autre désir que de tout éprouver⁶¹. »

« La vie bête de chaque jour. Même cela, tu ne le pouvais pas. Tu avais trouvé refuge dans une boulimie et une gourmandise incroyables. Toi qui avais été, et à juste titre, si fier de ton corps, tu t'étais mis à le haïr au point de le déformer. "Je suis devenu un monstre", me disais-tu et c'était vrai. Le masochisme avec lequel tu avais joué avec tant d'adresse avait pris sa revanche⁶². »

« D'abord l'alcool et la drogue, ensuite la nourriture. La nourriture, j'ai toujours su que, pour une large part, c'était dirigé contre moi. Une manière de me dire "tu m'as enlevé et la drogue et l'alcool, je vais me venger". Ce que tu ne savais pas, c'est que le premier atteint allait être toi. Tu étais enfantin, aussi avais-tu des stratégies enfantines. Je t'aimais pour ça aussi⁶³. »

Yves Saint Laurent a découvert les paradis artificiels et la libération sexuelle au début des années 70, comme beaucoup d'autres jeunes gens de sa génération – le film montre bien le contexte social et festif dans lequel il pouvait sans doute oublier un peu de sa timidité. Nul doute que la consommation de drogue et d'alcool lui permettait ensuite de fuir cette réalité que son filtre de 4 qualifiait de terrible ou d'insupportable. Mais on trouve dans cette lettre de Pierre Bergé une autre motivation plus spécifique au 4 « Intrépidité » à se mettre en danger, voire à se détruire méthodiquement : s'assurer une attention exclusive et renforcer son emprise émotionnelle sur l'autre.

3.2. Social : Honte

Cet instinct semble avoir été – relativement – le moins blessé des trois. Yves Saint Laurent a certes désiré la gloire de toutes ses forces, mais l'appartenance à des groupes sociaux, la recherche de la popularité et d'un statut élevé ne semblent pas avoir constitué une motivation première.

On peut supposer que son homosexualité, qu'il n'était probablement pas imaginable d'afficher ouvertement à Oran dans les années 50, a contribué à l'éloigner des autres. Pour autant, il n'a jamais évoqué ce sujet en l'associant à de la honte, bien au contraire, mais avec une certaine fierté sous-jacente d'avoir survécu seul à tant de brimades, et d'avoir pu marquer sa différence.

Dans le film, alors qu'il est hospitalisé au Val-de-Grâce, Pierre lui demande pourquoi il ne veut pas voir sa mère. Yves répond :

« Tu sais à Oran, être pédé c'était comme être criminel. À Saint Louis on m'a battu, on m'a enfermé dans les toilettes. "Tapette", j'ai entendu, ça. Je rentrais couvert de bleus, et elle ne m'a pas protégé... »

Cela ressemble davantage à un prétexte pour réclamer l'attention exclusive et la protection de Pierre Bergé – qu'il obtiendra facilement.

61 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 169.

62 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

63 Ibid.

La blessure de l'instinct Social se manifeste fréquemment chez le 4 par une ambivalence entre la recherche de reconnaissance et d'admiration par des groupes sociaux « enviés », et la honte de soi, associée à la peur du rejet, qui peuvent amener le 4 à vivre des alternances fortes entre vie sociale active et périodes d'isolation. La honte de soi se travestit en élitisme face à la banalité et aux insuffisances des autres, permettant ainsi à l'ego du 4 de justifier son retrait du monde, et de se complaire dans un état mélancolique.

Si le film de Jalil Lespert montre un Yves Saint Laurent plutôt actif et entouré socialement lors de ses jeunes années, sa biographie décrit également ces longues périodes de retrait qui ont dominé l'essentiel de sa vie :

« Il semble s'identifier à un autre personnage de À la Recherche du Temps Perdu, Elstir, ce peintre qui, "faute d'une société supportable, vivait dans un isolement, avec une sauvagerie que les gens du monde appelaient de la pose et de la mauvaise éducation, les pouvoirs publics, un mauvais esprit, ses voisins, de la folie, sa famille, de l'égoïsme et de l'orgueil"⁶⁴. »

Le témoignage amer de Pierre Bergé, interprétant cette posture égotique comme une « indifférence à l'autre », en illustre toute l'ambivalence :

« Ah, Yves, si tu t'étais préoccupé des autres autant que de ton chien, ta vie aurait été différente. Cette indifférence à l'autre m'avait beaucoup choqué quand nous nous sommes rencontrés. Après, je m'y suis fait, j'ai considéré que tu étais un handicapé qui ne pouvait pas emprunter le chemin qui mène aux autres. Les autres, tu les laissais venir. Tu as eu de la chance, ils sont venus. Tu avais cette aura qui nous faisait t'accepter tel que tu étais, te protéger, t'aimer⁶⁵. »

3.3. Sexuel : Compétition

On a vu, notamment dans sa rivalité avec Chanel et avec d'autres couturiers, comment Yves Saint Laurent pouvait manifester son sous-type Compétition. Le rôle de la jalousie et du mécanisme d'attrance-rejet caractéristique du 4 est largement exploré dans le film de Jalil Lespert et sera étudié plus en détail dans la troisième partie consacrée à la relation entre Yves Saint Laurent et Pierre Bergé.

Mais au-delà de ces manifestations les plus apparentes, il est important de comprendre à quel point cette représentation intérieure des relations intimes, entre puissance et exclusivité, constituait un pilier aussi essentiel que subtil de son style, probablement une clé de la fascination que celui-ci continue d'exercer sur les femmes.

« On reconnaît la touche Saint Laurent. Il a déjà cette manière de faire de chaque femme la rivale de l'autre. D'attiser les feux secrets d'une liaison particulière qui semble parfois pouvoir se passer d'hommes. Ce sont des femmes qui sont trop belles pour être aimées. Elles brillent pour un public⁶⁶. »

« Toujours, il reste attentif, comme Chanel, à vérifier que les boutons boutonnent et que les poches soient utiles : "C'est très important, les poches. Prenez deux femmes, toutes deux habillées d'un tube en jersey... Celle qui a des poches aura tout de suite sur l'autre un sentiment de supériorité. Laisser pendre les bras ou être obligée de les croiser ou de faire tourner son alliance, ce sont des gestes gauches, des handicaps⁶⁷. »

« Le souffle d'une passion nouvelle anime cet amoureux du Beau, qui retrouve, à travers les femmes, l'envie d'aimer celles qu'il va rendre belles. Chanel ne croit qu'à leur faiblesse. Lui, à leur force. Il les trouve "formidables". Il partage avec elles les mêmes répulsions à l'égard de l'exactitude, de la routine, du bon sens et de l'art d'accommoder les restes, la même haine des femmes "honnêtes" qui flanchent au deuxième verre. Si la femme est un démon, n'est-il pas son meilleur complice ? Égoïstement, il ne la juge pas. Il partage son envie de faire tomber les

64 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 394.

65 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

66 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 125.

67 Ibid, p. 153.

hommes, comme pour conjurer le mélange de fascination et de peur qu'il éprouve de les affronter physiquement⁶⁸. »

« On était habillée avec un costume d'homme le jour. Et le soir, en Orientale. J'adorais les immenses nœuds, les colliers, les ceintures de passementerie... On n'était ni des femmes-mecs, ni des poules. Il faisait des clins d'œil à trop de choses. On était à la fois libérées et très féminines... J'ai commencé rue de Tournon. Après, je suis allée avenue Victor Hugo. La vendeuse me téléphonait. On y allait en courant. J'avais une confiance aveugle. J'étais en Saint Laurent de A à Z et je n'allais pas voir ailleurs. On me remarquait pour mon élégance, mais on ne savait pas pourquoi. Un soir, dans un dîner, nous nous sommes retrouvées trois femmes avec la même robe Saint Laurent. Mais on ne l'avait pas accessoirisée de la même façon⁶⁹. »

« Je me suis souvent demandé si tu savais que ton plus grand mérite était d'avoir quitté le territoire esthétique pour le territoire social. Si Chanel a donné, comme on dit, la liberté aux femmes, toi tu leur as donné le pouvoir. Tu avais bien compris que le pouvoir était détenu par les hommes, et qu'en faisant passer leurs vêtements sur les épaules des femmes, tu leur donnais, à elles, le pouvoir. C'est ce que tu as fait : le smoking, la saharienne, le caban, le tailleur-pantalon, le trench-coat en témoignent. Pas la moindre trace d'androgynie. Chacun chez soi. Habillées de la sorte, les femmes développaient leur féminité, dégageaient un trouble érotique. C'est pour cela, Yves, que tu as été avec Chanel le seul couturier de génie⁷⁰. »

La haine qui s'empare parfois du 4 « Compétition » est visible dans le film de Jalil Lespert, lorsqu'Yves Saint Laurent s'attaque – verbalement – à Victoire. Elle vient de présenter un ensemble devant des clients japonais, s'est faite recadrer en direct par Yvonne de Peyerimhoff, et a compris, face à la réaction glaciale d'Yves qu'il avait été informé par Pierre de leur « trahison ». Déjà furieuse, elle retourne en cabine pour se changer. Elle se déshabille, une ouvrière l'aide.

Yves : « Eh bien c'est très gracieux, merci. On est obligé d'assister à ça. Avec tes cheveux comme ça, on dirait une souillon. Tu es d'une vulgarité ma pauvre, c'est... effarant. »

Elle le gifle, et s'en va. Une ouvrière la suit, l'appelle pour la rattraper : « Victoire ! »

Yves : « Laissez-la partir ! Laissez-la. Son style, ce qu'elle est, c'est... c'est déjà passé. »

Une autre scène montre Yves dans un accès de violence et de haine envers Pierre, alors qu'il veut sortir de leur appartement pour rejoindre Jacques de Bascher qui ne répond plus à ses appels téléphoniques. Pierre l'empêche de sortir, et Yves lui lance une sculpture à la tête, qui se brise net sur la porte. D'autres objets de prix volent, ainsi que les insultes :

« Espèce de raté ! T'es un parasite ! Espèce de minable ! ».

Pierre reste impassible, jusqu'à ce qu'Yves ait claqué la porte de la chambre où il s'enferme. On devine alors les larmes toutes proches.

Cette scène est authentique, et Pierre Bergé y fait allusion dans ses *Lettres à Yves* :

« Demain, je vais montrer la rue de Babylone à des amis. Tant de souvenirs s'entrechoquent, les meilleurs et les pires. C'est là que nous avons été heureux, là que nous avons été malheureux, là que tu as failli, plein d'alcool et de cocaïne, me tuer avec cette tête grecque que j'ai évitée de justesse. Là que les années terribles ont commencé. »

4. Style(s) de Communication

4.1. Le dessin, une forme de communication symbolique

Une scène du film montre le tout jeune Yves Saint Laurent appelé par Monsieur Dior à l'atelier :

68 Ibid, p. 157.

69 Ibid, p. 153.

70 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

« Comment cette taille pourrait-elle être resserrée sans pinces ? »

Il ne dit pas un mot, mais s'empare de son crayon et se met à dessiner. Puis il déchire un métrage de satin blanc et le drape en ceinture spectaculaire nouée sur la robe noire que porte Victoire : en quelques minutes, et sans l'usage de la parole, il a transmis sa vision, son message, et conquis ses interlocuteurs.

Le dessin a sans doute été le mode de communication privilégié de l'enfant Yves Saint Laurent dès son plus jeune âge, l'un de ses extraordinaires talents naturels sur lequel il s'est toujours appuyé. Pas de création ni de robe sans dessin préalable, pas de Vilaine Lulu, pas de costumes de théâtre. Cette forme de communication symbolique lui sert de refuge, et aussi de prétexte pour se tenir à l'écart, renforcer la légende de la « timidité malade » d'Yves Saint Laurent, ne pas s'abaisser à la banalité d'interactions sociales superficielles – qu'il laissait tranquillement à Pierre Bergé.

« Saint Laurent, lui, remarquable dessinateur, exprimait de façon très succincte dans des croquis rapides les idées qui lui venaient. Quelques coups de crayon très enlevés, peu de mots et tout était clair. L'efficacité de ses sketches atténuait la timidité de l'homme que des explications verbales auraient accentuée. C'était une chance que de pouvoir se défaire ainsi de sa timidité par la sûreté de ses croquis⁷¹. »

« La fantaisie, il l'a retrouvée dans le théâtre : il dessine les décors et les costumes du spectacle de Zizi au TNP. La compagnie Renaud-Barrault lui commande les costumes d'I faut passer par les nuages et ceux du Mariage de Figaro. Où l'on retrouve tous les personnages de Beaumarchais, croqués avec une grâce particulière, juste comme s'ils défilaient devant lui. C'est un XVIII^e siècle Saint Laurent, avec des éphèbes en jaquette noire, et des paysannes d'Hogarth mais enroulées dans des châles orange, avec un buste de danseuse. Il a tout dessiné, les perruques, le mobilier, les souliers, révélant une fois encore son obsession du détail et sa vision de l'ensemble. Il y a au moins cinq ou six blancs différents. On retrouve cette finesse d'observation dans le portrait de la comtesse, même si tout relève de l'instant, du trait libre, de ces coups de feutre dont il fait une étoile en tulle moucheté. Moqueur, il découpe la page des petites annonces du Figaro pour en faire une jupe qu'il colle sur la page, histoire de cambrier un peu cette Marceline au grand chapeau noir⁷². »

4.2. Affectation, style dramatique et théâtral

Le film de Jalil Lespert montre Yves comme un jeune homme à la fois malicieux, précieux et affecté. Le soir de son premier défilé pour Christian Dior, lors du dîner organisé chez Prunier, Bernard Buffet, qui est alors le compagnon de Pierre Bergé, lui lance : « Tout à l'heure, lorsque vous êtes venu saluer, vous aviez l'air d'un séminariste ! »

Il faut l'ampleur du talent mimétique de Pierre Niney pour avoir su restituer avec une telle justesse le phrasé et l'élocution si particuliers d'Yves Saint Laurent, jusqu'à ses tics de langage, comme ces « oh, eh bien » qui commencent presque chacune de ses phrases dans le film. Dans leurs dialogues, le contraste est d'autant plus fort avec le style de langage cru et la diction accélérée adoptés par Guillaume Gallienne qui incarne Pierre Bergé.

« Pierre affirme que le « langage d'Yves n'est pas celui de la parole. Yves communique autrement⁷³. »

« Ses phrases se prolongent en milliers de pointillés, il peut n'utiliser qu'un mot, apparemment sans importance, qui plus tard s'ouvrira comme une fleur bizarre, capable de diffuser des traînées phosphorescentes, un secret à décoder⁷⁴... »

« On se souvient des mots de Pierre Bergé et du regard d'Yves Saint Laurent. Yves Saint Laurent offre à chaque journaliste la sensation qu'il lui a fait ses aveux⁷⁵. »

71 L. Benaim, Yves Saint Laurent, op. cit., p. 97.

72 Ibid, p. 134.

73 Ibid, p. 140.

74 Ibid, p. 357.

75 Ibid, p. 359.

4.3. Charme

Ce style de communication à la fois minimaliste et elliptique, allié à une sensibilité exacerbée par l'émotionnel intérieur, a été particulièrement efficace auprès des ouvrières qui l'ont fidèlement « servi » pendant de nombreuses années, dans l'exigence et la tension du travail de création des collections.

On le voit dans le film remercier scrupuleusement chacune de ses mannequins d'un « *merci Mademoiselle* » déjà hors d'âge, et ce jusqu'à son dernier défilé.

Ainsi Yvonne de Peyerimhoff (présente dans le film), rencontrée alors qu'elle était première vendeuse chez Dior, dit de lui :

« Quand on travaille avec Yves, on ne peut pas faire autrement que de l'aimer. Il est un patron extraordinaire. Il a toujours un mot gentil, alors qu'il est au fond quelqu'un de très brutal. Si une chose n'est pas comme il l'avait souhaitée, il a une manière très douce de le faire comprendre, alors qu'il pourrait dire "Vous n'avez rien compris, allez-vous-en, vous reviendrez demain avec ce que je vous ai demandé"⁷⁶. »

Madame Felisa, une couturière experte et fidèle de la maison Yves Saint Laurent, témoigne en 1986 :

« Bien sûr qu'il rit Monsieur Saint Laurent. Il a un cœur plus grand que son corps. Hors du travail, je ne le connais pas. Mais je sais que pour lui, le pire c'est quand il a fini. S'il était avec ses amis aussi adorable qu'avec son personnel, ils l'aideraient sûrement. Ils le laisseraient tranquille⁷⁷. »

Et même lorsqu'à la fin des années 80, la marque Yves Saint Laurent est devenu un groupe international, cet esprit perdure au sein de ce qui n'est plus « que » le département Haute Couture :

« Sa maison de couture, c'est sa maison. Il y règne une intimité et une chaleur incroyables. C'est sans doute le département le moins snob de la maison Saint Laurent. Les gens sont simples. Peut-être parce qu'ils sont le plus proches de ce qu'il est, de sa création, qu'ils connaissent le vrai labeur caché derrière ces merveilles. Ils ne se font pas d'illusions, ils ne peuvent pas être bernés par une forme du luxe⁷⁸. »

« "Il est un peu perdu dans ses pensées. Mais il sait ce qu'il veut. Il peut rester un quart d'heure à regarder. Il voit, et il aime." Il n'a pas d'argent sur lui. Mais tous sont sous l'emprise de son charme, de sa "gentillesse", dont parlent ses Premiers, ses Premières, et comme ces gens qui le "servent", sans qu'il ait besoin d'ajouter à ce pouvoir une forme d'autorité : "Des couturiers, on en voit passer ! Certains donnent des ordres de façon très antipathique... Lui, on ne peut pas le décevoir"⁷⁹. »

« Le 25 novembre 1991, Yves Saint Laurent est revenu de Marrakech pour fêter la Sainte-Catherine – traditionnelle fête de la couture parisienne – avec ses ateliers. "Bien sûr mes enfants, avec vous, on arrivera à tout, mes rayons de soleil, mes fées, mes troubadours, mes reines et mes rois, leur déclare Yves Saint Laurent. J'ai rajeuni de trente ans et grâce à vous, je veux faire la plus belle de mes collections ; un joyau, une pureté, une constellation. Ceux qui nous embêtent à pleurer, à dire que la haute couture va finir, chassez-les à coups de talons aiguilles dans les parkings souterrains de la bêtise et de la méchanceté où les attend Madame Muñoz avec une mitraillette. Voilà, j'ai tout dit. Sauf que je vous remercie, mais ça, je ne l'aurais jamais oublié. À demain, après-demain, et pour toujours"⁸⁰... »

4.4. Humour caustique

Le film montre un jeune homme dont le charme réside déjà dans son humour malicieux et subtil, laissant deviner son goût pour l'anticonformisme.

76 Ibid, p. 92.

77 Ibid, p. 344.

78 Ibid, p. 368.

79 Ibid, p. 394.

80 Ibid, p. 405.

Ainsi lorsqu'il commence à travailler chez Dior, le film le montre en train de plaisanter avec les couturières et Victoire, il les fait toutes rire en affirmant que Spoutnik ferait un excellent nom de chien⁸¹.

Plus tard, alors qu'il prépare sa première collection, il nomme « Bobby » une de ses robes. Yvonne s'inquiète : « *Vous êtes sûr ? Leur donner des noms de chiens ça ne risque pas de heurter ?* » Il répond, sans la regarder, ravi de sa provocation : « *Ça ne risque pas, non. J'ai grandi entouré de chiens, je les adore. Ils font partie de moi maintenant.* »

Il semble qu'Yves Saint Laurent ait beaucoup joué sur ce registre, alliant humour et communication symbolique, lors de ses premières collections :

« Dior avait renouvelé le langage de la séduction. Yves Saint Laurent le dramatise, avec un redoutable sens de l'humour, toujours au bord de la parodie. Avec lui, les dossiers de presse Dior vont ressembler à des programmes de théâtre, assortis d'un résumé qui plante l'action, tient le spectateur en haleine comme s'il allait être le témoin d'une nouvelle bataille d'Hernani : "Cette ligne est en réaction complète avec celle de la dernière collection... Bien que la taille s'indique courte, cette ligne rejette toute inspiration Directoire..." Il évoque les accessoires comme s'il préparait minutieusement l'entrée en scène de la Parisienne : "Bas : la tendance de l'hiver tourne autour du noir. Marcassite qui est un gris fumé. Fusain qui est un faux noir." [...] des noms chargés de promesses : "Lever de rideau", "Suspense", "Entracte", "Énigme"... Ou encore "Haute Fidélité" pour une robe de mariée⁸². »

Lorsqu'il est hospitalisé au Val-de-Grâce, face à Pierre Bergé venu lui rendre visite, il se plaint d'être fatigué, puis c'est encore l'humour noir qui surgit : « *Je ne te propose pas à manger, la nourriture ici c'est un calvaire ! Tu n'aimerais pas du tout.* »

Pendant les événements de mai 1968, Yves est à Marrakech avec Pierre, Loulou, Betty et d'autres amis. Ils regardent quelques images à la télévision, et il fait encore faire rire toute l'assistance :

Yves : « *On aura l'air malins avec notre boutique Rive Gauche...*

Pierre : *Justement, la boutique est fermée.*

Betty : *J'ai toujours envisagé mon avenir comme une catastrophe financière !*

Thaddée : *Et si c'est le communisme, Yves, tu feras quoi ?*

Yves : *Eh bien, je ferai des robes, des bleus de travail, et puis des blouses, des blouses... [Rires.]*

Même chose lorsque Loulou le soumet au questionnaire de Proust dans la piscine :

« – *Vos poètes préférés ?*

– *Pierre Bergé !*

– *Votre idéal de bonheur terrestre ?*

– *Un grand lit, rempli...*

– *Quelle qualité préférez-vous chez l'homme ?*

– *Le poil.*

– *Et chez la femme ?*

– *Le poil, aussi. [Rires.]*

[...]

– *Comment aimeriez-vous mourir ?*

– *Oh eh bien dans mon lit, bien rempli ! [Rires.]*

– *L'état présent de votre esprit ?*

– *Hilarité.* »

« C'est là qu'Yves, le plus sensuel des couturiers, choisit de se faire photographier pour Vogue. Cheveux longs soulevés par la brise, il pose, main sur la hanche. Une saharienne de cuir tabac colle amoureusement ses plis le long de son corps. Les lacets dénoués laissent entrevoir son

81 Yves Saint Laurent aura plusieurs chiens, qui s'appelleront tous Moujik I, II, III...

82 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 87.

buste. Mais il joue son personnage avec humour : “Je suis une tapette esthète”, lance-t-il un jour en retournant les coussins de son canapé. Quel drôle de numéro⁸³... »

5. Déconnexion parentale

La relation d'Yves Saint Laurent à ses parents est surtout traitée dans le film sous l'angle de la relation à sa mère. Sa biographie, ainsi que les écrits de Pierre Bergé, permettent de compléter et de nuancer cette description grâce à d'autres éléments.

Yves Saint Laurent, seul fils de Charles Mathieu Saint Laurent, n'a presque jamais fait référence à son père, en dehors d'une seule interview donnée à ses débuts à l'Écho d'Oran en 1955. Il semble que son homosexualité et sa personnalité mélancolique aient été des révélations douloureuses pour son père, mais celui-ci ne l'a pas rejeté pour autant, bien au contraire, faisant tout ce qui était en son pouvoir pour qu'il puisse suivre sa vocation d'« artiste ». Mais Yves l'a tout bonnement ignoré. Cette déconnexion est suggérée dans le film, lors de ce repas de famille dans une brasserie parisienne où son père remercie Yves pour une voiture offerte, alors que c'est Pierre qui s'en est chargé.

« Son père le voulait notaire. “Il ne croyait guère à ma vocation, dit Yves sous l'air un peu railleur de la revanche. Aujourd'hui il se résigne et accepte que je sois l'artiste de la famille.” [...] Yves sait qu'il ne sera jamais un de ces fiancés francs, travailleurs, respectueux envers leur belle-famille, ces garçons comme il faut auxquels rêvent les chics filles. Entre son père et lui, que s'est-il passé ? Yves regarde Charles comme Emma Bovary regardait son époux : avec cette irritation qui excite la souffrance au lieu de s'en détourner. [...] L'adolescent semble parfois exaspéré par ce père qui parle fort, toujours trop habillé quand il sort, sanglé dans un smoking, avec sa chemise à col glacé blanc qui lui scie le cou. Charles Mathieu-Saint-Laurent a compris un jour que son fils n'assurerait jamais sa descendance. Lui qui a vécu dans l'enseignement quotidien des valeurs familiales et dans l'idéal des gloires napoléoniennes est figé par cette révélation qui l'accuse. Comme pour compenser toutes ses absences, ce père un peu rigide mais “la poire des hommes” selon ses filles, va sans qu'Yves n'en sache rien, veiller sur lui, le protéger, tout faire, bien qu'il soit trop tard. [...] Charles Mathieu-Saint-Laurent sait qu'il ne comprend rien. Mais il a l'humilité de l'ignorance et ne fuit pas. Cet homme respecté et souvent trahi est le seul de la famille à oser penser que son fils souffre d'un mal plus sombre que celui des “artistes” pour lesquels il n'a guère de respect – car on le sait, les artistes mènent une vie de patachon. Il emploie pudiquement le mot “timidité” là où au XIX^e siècle on disait encore “ce sont les nerfs”⁸⁴. »

La relation d'Yves à sa mère Lucienne est plus ambiguë et complexe. Elle est parfois présentée comme sa première complice et inspiratrice, mais aussi comme une femme plutôt superficielle et mondaine, fière de la gloire de son fils dont elle se vantait largement, mais sans grande intimité avec lui. Elle reproche souvent dans le film à Pierre Bergé d'éloigner son fils d'elle, mais c'est bien Yves qui refuse de la voir lorsqu'il est hospitalisé, prétextant qu'elle ne l'a « jamais protégé ». On la voit au premier rang du premier et du dernier défilé, debout, les larmes aux yeux, elle l'applaudit, l'appelle, mais il ne la voit même pas⁸⁵.

Au fil des années c'est une forme de manipulation qui se met en place :

« Il dévoilera la violence de son caractère. Il demande à sa mère qu'elle rentre à Oran. N'est-il pas désormais le fils d'un autre⁸⁶ ? »

« Yves semble réserver à ses proches toute la dureté qu'il est incapable de s'infliger autrement qu'à travers le travail. “Allez, tu ne vas pas jouer à la rapatriée !” Le fils a compris l'intérêt d'un lien indestructible qui l'unirait à sa mère. Yves Saint Laurent a mis les rôles en place. Dans les interviews, il évoque sa mère sur un mode assez romanesque (c'est elle qui, “un soir”, lui a offert

83 Ibid, p. 174.

84 Ibid, p. 47.

85 Contrairement à ce que montre le film, Yves Saint Laurent avait demandé à ses parents de ne pas venir lors la présentation de sa première collection pour Dior.

86 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 103.

un livre sur Mondrian), agaçant non sans perversité Pierre Bergé, installé dans le rôle du gendre un peu bourru qui ne comprend rien aux histoires secrètes des femmes⁸⁷. »

Dans ses *Lettres à Yves*, Pierre Bergé met un point final à la mise en scène :

« J'ai eu ta mère au téléphone. Elle va paisiblement, j'irai la voir, le temps des règlements de comptes est passé. J'imagine qu'elle croit avoir eu avec toi un rapport privilégié. Ne la détrompons pas et laissons-la finir sa vie avec ses illusions. »

87 Ibid, p. 140.

« Pierre Bergé est de ces personnages dont on dit qu'ils ont "bouffé du lion". [...] Il n'a pour se défendre qu'une puissance physique et l'énergie dominatrice que d'autres consacrent à leur œuvre. En fait il n'appartient à aucun autre parti que le sien, avouant ne se "reconnaître chez personne". Il s'est très jeune "frotté au monde" – ce sont ses mots – et cette éducation a développé son sens du verbe, l'art de dire des petites férocités avec beaucoup d'esprit. Comme Yves Saint Laurent, il a plusieurs raisons de haïr la bourgeoisie "comme il faut". La première et la principale, c'est qu'il s'est fait seul, et qu'il n'a jamais peur. Avec cette arme, il peut se battre contre tous⁸⁸. »

Le moins que l'on puisse dire c'est que Pierre Bergé, ce « terrible cobra dominateur⁸⁹ », montre une forte personnalité. Son parcours impressionnant et ses réussites dans des projets très variés pourraient faire penser à un ennéatype **3** – mais il ne semble guère soucieux de son image, et manifeste davantage de mécanismes égotiques visibles du **8** : énergie hors du commun, évitement de la faiblesse, possessivité, recherche du pouvoir et du contrôle plutôt que de l'affichage de succès.

1. Fondamentaux

1.1. Orientation : Puissance, courage

Pierre Bergé est un homme d'action, et l'instinctif extérieur est visible dès la première scène où il apparaît dans le film de Jalil Lespert : il s'agit du dîner organisé par Marie-Louise Bousquet pour présenter Yves Saint Laurent à Pierre Bergé et son compagnon Bernard Buffet. Face à l'hésitation de celui-ci sur le menu, il soupire ironiquement : « *Les gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent...* » Le jeu d'acteur de Guillaume Gallienne amplifie encore le contraste avec le personnage d'Yves Saint Laurent joué par Pierre Niney : il vide la moitié de son verre de vin d'un trait, pose ses mains bien à plat sur la table, fixe son interlocuteur avec un intérêt qu'il ne cherche surtout pas à dissimuler, parle la bouche pleine, et assène des phrases directes, avec un style de langage familier qui tranche avec l'affectation des autres convives :

« *Ma mère était institutrice [la bouche pleine] mais elle était plus sévère avec moi qu'avec les autres élèves, alors du coup j'foutais rien.* »

« *Cette guerre... Il faut en finir ! La chemise sale de la France.* »

Ce film, qui décrit les jeunes années d'Yves Saint Laurent et Pierre Bergé, montre ce dernier presque toujours en action sur le monde extérieur : il monte les marches en courant pour rencontrer des partenaires financiers potentiels pour la maison de couture, vocifère au téléphone avec des clients en tournant sur son fauteuil, supervise les défilés, donne des ordres, règle les passages des mannequins, dirige les interviews et commande avec autorité du champagne pour les journalistes ravis.

« *Si Yves Saint Laurent n'a pas peur de la mort, Pierre Bergé dit ne pas craindre l'âge, et se réfère toujours à ce mot de Gide : "J'aurai commencé ma vieillesse le jour où j'aurai cessé de m'indigner !" Et avec cette conviction qui le caractérise, il promet : "J'adore la vie, je ne me suiciderai jamais !", tout opposé qu'il est à Yves et à sa "difficulté d'être". Si Yves dispose d'un chef pour se faire servir une simple tranche de jambon, Pierre, lui, aime cuisiner. Il apprécie les ortolans, le cognac, les jardins, les calèches, comme celle de Deauville où il se fait photographier en tenue de week-end, avec le panache de Rhett Butler, pull-over de cachemire miel et chemise écossaise, fouet en main. À sa gauche, Yves, en blouson blanc, qui semble fermer les yeux⁹⁰.* »

« *"Je connais Pierre Bergé. Son énergie formidable" confiera Rudolf Noureev à Libération, le 6 janvier 1989, quelques jours après avoir été nommé directeur artistique du Palais Garnier.*

88 Ibid, p. 80.

89 Matthieu Galey, *Journal, Tome 1, 1953-1973*

90 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 344.

*Quand il marche, on croit entendre ses couilles se frapper. Nous n'avons pas eu encore un vrai duo ensemble, seulement un récitatif court pour lui et un monologue long pour moi*⁹¹. »

Dans ses *Lettres à Yves*, publiées en 2010 (il est alors âgé de plus de 80 ans), sous le deuil et l'introspection douloureuse qui l'accompagne, surgit encore une extraordinaire vitalité : il continue de voyager beaucoup entre Marrakech, Paris, Salzbourg, Séville et Tanger, tout en supervisant la vente de leur collection d'art :

*« Je comprends pourquoi à ma place tu n'aurais pas laissé faire cette vente. D'abord, tu n'aurais jamais voulu, ensuite tu n'aurais pas pu assumer tout ce qui l'accompagne : dix interviews par jour, radios, télévisions du monde entier. Me croiras-tu si je te dis que je n'en tire pas de vanité*⁹². »

*« Je suis heureux de vivre à cette époque, d'assister à de pareils bouleversements. Comme je hais la nostalgie et comme je l'aime cette époque qui ouvre les portes du futur, qui a raccourci l'espace, qui permet d'aller en quelques heures au bout du monde, de téléphoner de n'importe où, d'envoyer et de recevoir des e-mails, qui a placé la culture à un rang jamais atteint, à la science de faire des pas de géant ! Je suis triste de devoir la quitter un jour, j'aimerais tant voir ce qui va survenir*⁹³. »

1.2. Compulsion : éviter la faiblesse

Dix-huit ans après leur première rencontre, en 1976, Pierre Bergé décide de quitter l'appartement qu'il occupe avec Yves Saint-Laurent rue de Babylone. Leur relation ne s'éteint pas pour autant, mais pour Pierre Bergé, cet éloignement relevait de la survie :

*« Bergé, à bout de forces, décide de ne plus cohabiter avec ce toxicomane qu'il ne reconnaît pas. "Alcool, cocaïne, neuroleptiques, Yves était autodestructeur. Je n'ai pas quitté la rue de Babylone de gaieté de cœur. Je suis parti pour me sauver. Je me voyais impuissant, incapable de le sortir de là, et je détestais cela." [...] Bergé a-t-il été tenté un moment de basculer dans la dope avec son amant ? "J'y ai pensé... Je me disais que je pourrais boire, je n'aime pas la drogue. Je déteste perdre le contrôle de moi-même. J'ai préféré m'éloigner pour me protéger*⁹⁴. »

*« Pierre acquiesce : "On ne peut pas être deux à manipuler de l'angoisse. Il mourra comme ça. Moi, je ne suis pas doué pour ça." La sienne, il la dompte dans une suractivité permanente. Cet homme qui ne dîne jamais chez lui, court les premières, qui hait les dimanches, serait-il plus seul encore avec sa solitude, que Saint Laurent qui en a fait sa confidente*⁹⁵ ? »

Si Pierre Bergé montre un tempérament fougueux, prompt à des explosions de colère qui sont restées légendaires, il évite soigneusement de montrer d'autres émotions négatives comme la tristesse, sans doute considérée comme de la faiblesse. Ainsi dans le film de Jalil Lespert, lors de la terrible dispute où Yves lui jette une statuette à la tête, l'insulte puis s'enferme dans sa chambre en claquant la porte, il reste impassible – jusqu'au moment où, resté seul, il détourne la tête et retient des larmes très proches.

*« Parfois, je relis tes lettres et les cartes que tu m'envoyais avec des fleurs. J'ai beaucoup de peine à les relire et je n'aime pas pleurer, ce qui m'arrive chaque fois*⁹⁶. »

Et aujourd'hui, lorsqu'il parle de son état de santé dans *Paris Match*, c'est toujours en prenant soin de préciser qu'il est hors de question que la maladie diminue son appétit de vivre :

« La mort rôde. Bergé s'avoue moins vivace. À 83 ans, il a tout : l'argent, la gloire, les réseaux... Et une myopathie. "Oui, je suis myopathe. Il n'y a pas de médicaments. Ça s'aggraverait et ça s'aggrave tous les jours. Je n'ai pas de douleurs. Mais... j'ai des muscles très faibles. Je n'arrive plus à monter ni à descendre les escaliers. Ici, avenue Marceau, nous avons un ascenseur, heureusement. Et dans mes maisons, à Deauville, à Marrakech, j'ai fait abaisser les marches à 6 cm. Il n'y a rien à faire, mes jambes lâchent. L'autre jour, dans un musée, ma jambe m'a lâché, je

91 Ibid, p. 384.

92 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

93 Ibid.

94 « Pierre Bergé, après Saint-Laurent », *Paris Match*, janvier 2014.

95 L. Benaïm, Yves Saint Laurent, op. cit., p. 357

96 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

suis tombé ; mes amis étaient là.” Il vous révèle cette tragédie sans en faire un plat, juste une information. Oui, on remarque un effort dans ses déplacements, comme une fugace contraction du corps pour tenir en équilibre. Ça ne l’empêche pas de sortir tous les soirs, une générale, un opéra, un vernissage, un dîner... Il se couche au-delà de minuit, comme si la fatigue ne l’atteignait pas. Un jour, il le sait, il devra recourir au fauteuil roulant, un jour cette atrophie musculaire touchera le muscle cardiaque... Pour l’heure, il se réjouit de continuer à piloter son hélicoptère : “J’y monte avec un petit tabouret, trois marches... Et une fois à l’intérieur, ça va bien⁹⁷ !” »

1.3. Mécanisme de défense : déni

La scène du film où il prépare à dîner pour Victoire, puisqu’Yves le lui a demandé, contient un dialogue où le déni est presque omniprésent. Dans la cuisine elle le toise :

« Fais au moins semblant, de me supporter.
– Mais je t’aime bien, Victoire.
– Ah bon ? Alors pourquoi dès que je parle à Yves je vois ta figure se crispier ? Tu deviens agressif, tu aboies...
– Mais non, j’aboie pas.
– Mais si, tu aboies tout le temps.
– [Irrité] Ben oui j’aboie, et non je ne t’aime pas, parce que t’en fais trop, tu minaudes avec Yves, tu joues à la directrice...
– Mais TU m’as nommée directrice !
– [Furieux, en jetant la casserole] Oui mais tu n’es pas au niveau ! Et puis voilà, y a plus de dîner ! »

Dans la relation hyperprotectrice qu’il développe avec Yves Saint Laurent, et face aux penchants autodestructeurs de celui-ci, Pierre Bergé a plus d’une fois été amené à intervenir pour le faire hospitaliser – interventions qu’il décrit avec un mélange de franchise brutale et de déni de la réalité.

« Yves Saint Laurent est hospitalisé pendant trois semaines dans une maison de santé, à Garches, à une quinzaine de kilomètres de Paris, pour “désintoxication” [Pierre Bergé :] “On l’a embarqué, dit ce dernier avec le plus grand naturel. Les deux premiers jours, il a été dans le pavillon des agités. Les fenêtres y sont bloquées pour éviter que les gens se foutent en l’air. Après, il a été complètement libre : il y a un grand billard, un parc, ça ressemble à tout sauf à un endroit carcéral !” Yves, hospitalisé le samedi, n’a pas pu terminer la collection, présentée le mercredi suivant à la Cour carrée du Louvre. Il n’est pas là pour saluer⁹⁸. »

Aujourd’hui, il porte un regard plus lucide sur son mécanisme de défense, qu’il semble reconnaître et identifier clairement :

« C’est peut-être parce que je vais ensevelir Bill que je pense à mon hiver. Que j’y pense ou pas, il est là et frappe à la porte. Je fais semblant d’être sourd et ne lui ouvre pas. Un jour pourtant, il forcera la porte. Et quand tu penses que ça ne m’empêche pas de faire des travaux un peu partout ! Si tout ça n’est pas pour déjouer le destin et l’égarer, je ne sais pas ce que c’est⁹⁹. »

1.4. Passion : Excès

À partir des années 80, Pierre Bergé semble prendre son envol et démarrer sa propre carrière – tout en restant le pilier de la maison de couture Yves Saint Laurent. Comme s’il voulait rattraper le temps perdu, il se lance avec énergie à la conquête de nouveaux territoires, en commençant par donner une nouvelle envergure aux défilés de la maison Yves Saint Laurent, et ce même si le créateur épuisé s’enfonce de plus en plus dans la dépression et la dépendance.

« Depuis la collection Ballets russes (automne-hiver 1976), leur nombre a sensiblement augmenté, jusqu’à 182 modèles en 1984, ou 151 pour l’été 1985, la cinquantième collection. Le temps est loin, où Yves Saint Laurent, dans les salons de la rue Spontini, réservait à ses “clientes” un défilé

97 « Pierre Bergé, après Saint-Laurent », *Paris Match*, art. cit.

98 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 398.

99 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

privé de 56 passages. Il y a trois défilés dans la journée, 11 heures, 15 heures, 17 heures, avec 1 500 invités au total¹⁰⁰. »

La maison de couture ne suffit plus à canaliser cette énergie formidable, si l'on en juge par ces extraits de sa biographie :

- 1974 : président de la Chambre syndicale des couturiers et créateurs de mode
- 1977 : rachat du Théâtre de l'Athénée, qu'il dirige jusqu'en 1982 avant de le céder à l'État
- 1984 : rencontre avec François Mitterrand, et début de son engagement politique
- 1986 : création de l'Institut Français de la Mode, dont il assure toujours la présidence
- 1987 : lancement du magazine Globe
- 1988 : président de l'Opéra Bastille, jusqu'en 1994 (aujourd'hui président d'honneur)
- 1990 : fondation avec Jacques Rosselin de Courrier International
- 1993 : Ambassadeur de bonne volonté de l'UNESCO
- 2000 : PDG de la brasserie de luxe parisienne Prunier, spécialisée dans le caviar français
- 2001 : nommé Grand Mécène des Arts et de la Culture par le ministre de la Culture,
- 2010 : rachat et prise de contrôle du groupe Le Monde, avec Xavier Niel et Mathieu Pigasse¹⁰¹.

« Il est également président du DEFI (Comité de développement et de promotion du textile de l'habillement) et président de la Chambre syndicale du prêt-à-porter et des couturiers, qu'il a créé en 1973. Il siège aux conseils d'administration de diverses sociétés françaises et étrangères : C. Mendès SA, Dollfuss-Mieg et Compagnie, DEFI, Fondation Cartier, Parson Schools of Design, et bientôt de France Libertés-Fondation Danielle Mitterrand¹⁰². »

Provocation

Pierre Bergé a en commun avec Yves Saint Laurent l'art et le goût de la provocation, qu'il manie avec moins de subtilité et davantage d'excès, qui contribuent à sa légende d'homme coléreux et parfois incontrôlable :

« "On m'accuse d'avoir fait tomber trop de têtes, dit-il à propos de l'Opéra Bastille. On a raison. Si c'était à refaire, je le referais. Je ne sollicite aucun suffrage. J'ai un défaut grave : j'ai un solide mépris, très solide. Pas pour les gens dans la vie. Mais pour ceux qui occupent une fonction, qui prétendent..." Plus sa popularité s'écroule, et plus il fonce. Il fera un scandale dans une soirée, traitant Marina de Brantes, qui préside l'AROP (Association pour le rayonnement de l'Opéra de Paris), de "pisseuse"¹⁰³. »

« Le groupe organise sa stratégie de repli. Il reste qu'entre Jean François Dehecq, président de Sanofi, et Pierre Bergé, le courant ne passe plus. "Les pétroliers", raconte un témoin, étaient "complexés par ce bâtisseur coléreux, cet homme de conviction capable de dire des énormités allégrement, et qui snobait ces apparatchiks de groupe." Par ailleurs, les prises de position du président d'Arcat Sida qui affirme "être gay, c'est aussi naturel pour moi que d'être gaucher ou droitier", choquent la bonne conscience hétéro¹⁰⁴. »

Et aujourd'hui à 80 ans passés, il a découvert Twitter, et on le soupçonne de se régaler :



100 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 334.

101 « Pierre Bergé », *Wikipédia*.


102 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 343.

103 Ibid, p. 402.

104 Ibid, p. 439.

 Pierre Bergé @pvgberge · 12 janv. 2013
La météo prévoit la pluie demain. Chouette! Dommage que ça ne lave pas la cervelle des réacs qui vont manifester contre le mariage et la PMA

 Pierre Bergé @pvgberge · 18 févr. 2013
Depuis que j'ai bloqué un tas de cons, je respire. On va finir par rester entre soi. Le pied!

Retweeté par Pierre Bergé
 Pierre Morel @PierreMorel44 · 19 janv.
Cet après-midi un cortège de vieux cons, de mères pondeuses et de puceaux fachos va défilier pour se mêler de nos vies #IVG #TeamRéacs

 Pierre Bergé @pvgberge · 21 mars 2013
Bastille. Exceptionnel Philippe Jordan qui dirigeait Siegfried. Mise en scène kitch et absurde. Bons chanteurs mal habillés. Décors moches.

 Pierre Bergé @pvgberge · 10 juin 2013
Ils me disent imprudent mes amis qui veulent que j'arrête de Twitter. Je m'indigne depuis toujours et ne suis pas près d'arrêter.

Source : Compte Twitter public de Pierre Bergé @pvgberge

Collection d'Art

Une autre manifestation de la passion d'excès chez Pierre Bergé peut être relevée dans la manière dont il a constitué, avec Yves Saint Laurent, l'une des collections d'art privées – peinture, sculpture, mobilier, arts décoratifs - les plus importantes du XX^e siècle, réunissant entre autres des œuvres de Brancusi, Eileen Gray, Picasso, Matisse ou Mondrian.

Pierre Bergé décide d'en vendre la totalité en 2009 : la collection sera exposée au Grand Palais pendant 3 jours, et attirera plus de 30 000 visiteurs. La vente aux enchères surnommée « vente du siècle » par les médias réunira 374,5 millions d'euros, reversés à la Fondation Pierre Bergé Yves Saint Laurent et à la recherche médicale, notamment contre le sida.

Il pose aujourd'hui un regard ambivalent sur cette passion, et la place qu'elle a occupée dans sa relation avec Yves Saint Laurent :

« Mais, tu le sais, on a toujours trop de choses. Trop de tableaux, trop d'objets. Qu'avions-nous besoin de tant de possessions ? N'est-ce pas une vraie manie ou une espèce de maladie d'avoir accumulé toutes ces œuvres d'art ? Plus de 700, te rends-tu compte ? Il est vrai que tu aimais avoir créé cette caverne d'Ali Baba que tu connaissais dans les moindres détails. Un jour, chez moi, tu m'as demandé étonné, ou feignant de l'être : « Comment peux-tu avoir autant d'objets ? » Je t'ai trouvé gonflé mais je ne t'ai pas répondu. J'aurais été malvenu de te reprocher quoi que ce soit. Ne t'ai-je pas encouragé, aidé, à accumuler toutes ces choses ? J'ai largement participé à alimenter ta névrose, car c'est bien de cela qu'il s'agit¹⁰⁵. »

« Je dois tout te raconter. Ce fut plus incroyable que je l'imaginais. Le Grand Palais tout entier envahi par notre collection. Notre photo, celle d'Alice Springs, de dix mètres de haut, au-dessus de l'entrée. Il faut que tu comprennes que tout était démesuré. Oserais-je dire au niveau de ta

105 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

mégalomane ? Ah, ton nom "en lettres de feu sur les Champs-Élysées", celles dont tu rêvais enfant à Oran, crois-moi, elles ont brillé de mille éclats¹⁰⁶. »

1.5. Fixation : Vengeance

Le film de Jalil Lespert le voit mener et réussir sa première bataille pour Yves Saint Laurent : il attaque Dior en justice et réclame des dommages et intérêts pour le licenciement abusif d'Yves Saint Laurent alors qu'il était hospitalisé. La motivation est claire : il entend se venger de celui qui a osé attaquer quelqu'un qu'il protège. Il sait parfaitement détecter les points faibles de l'autre et les utiliser pour sa vengeance.

« Bonjour Maître.
– Monsieur Bergé, je...
– Vous êtes en retard. Je veux que vous attaquiez Dior aux prud'hommes pour rupture abusive de contrat. Boussac s'est cru tout permis avec Yves Saint Laurent, je veux lui faire payer.
– Vous vous rendez compte qu'en vous attaquant à Boussac vous vous attaquez à l'homme le plus riche de France ?
– Justement (en décapitant son œuf à la coque). Boussac est persuadé qu'on n'osera pas s'en prendre à lui. Il ne se méfie pas, c'est sa faiblesse. »

La fixation de vengeance s'applique aussi aux personnes qu'il aime. Poussé à bout par un Yves provocant, qu'il vient chercher à la sortie du commissariat alors que celui-ci s'est fait embarquer pour « outrage aux bonnes mœurs sur la voie publique », il lui révèle avec cruauté (sa porte de compensation) ce qui s'est passé lors du dîner avec Victoire :

Yves : Tu sais, on faisait rien de mal, on était entre nous... Quoi, tu fais la gueule, c'est ça ?
Pierre secoue la tête d'un air méprisant et se met à marcher vers la voiture. Yves le suit.
Yves : Ben quoi c'est pas si grave, hein... C'était même plutôt drôle, on était tous là en cellule, en train de faire nos photos...
Pierre : Très drôle !
Yves : Mais c'est qu'elle est vraiment en colère, dis donc ! Parce que tu vas me dire que tu n'as jamais fait ça ?
Pierre, tranchant : Racoler, non.
Yves : Ah oui j'oubliais. T'es un vrai mec, toi.
Pierre : Si tu le dis.
Yves : Ça se traduit comment ? On peut savoir ?
Pierre : Demande à Victoire, elle a adoré. »
Yves claque la porte de la voiture et s'en va.

Et la vengeance ne s'arrête pas à la tombe : le film raconte la liaison toxique d'Yves avec Jacques de Bascher, par ailleurs le compagnon de Karl Lagerfeld, et comment Pierre a payé Jacques de Bascher pour qu'il sorte de la vie d'Yves. Près de 40 ans plus tard, dans ses *Lettres à Yves*, il règle encore ses comptes avec les protagonistes, entre vengeance et déni :

« Tu vois, aujourd'hui je n'accuse plus personne même si le nom de J. de B. viendrait aisément sous ma plume, même si j'ai longtemps dit le contraire et affirmé qu'il t'avait entraîné dans l'enfer d'où tu ne devais plus revenir. Je sais que tout cela, tu l'as voulu. J'ai mis du temps à l'admettre. Un jour, j'ai compris que ton désir le plus fort était de jouer avec le diable. J'étais trop équilibré pour toi, trop square comme on disait alors, et je n'ai pas réussi à te sauver. J. de B. n'a été qu'un prétexte, l'occasion que tu cherchais et qui s'est présentée. [...] Il y a quelque temps, K... m'a téléphoné pour me dire qu'il avait des lettres de toi adressées à J. de B., qu'il était tellement horrifié par leur vulgarité, leur crudité, leur violence sexuelle qu'il avait failli les brûler mais que finalement, mi-menace mi-chantage, il avait préféré les garder. Je lui ai dit que ça m'était égal. Je te connais et je sais la graphomanie qui s'emparait de toi lorsque tu tombais amoureux. "J'ai adressé des lettres dégueulasses à F... m'avais-tu dit un jour, il faut les récupérer." F... était un gigolo et je n'ai rien récupéré. Parfois, ton aveuglement te faisait emprunter de bien mauvaises

106 Ibid.

routes. Pour en revenir à J. de B., je n'ai jamais compris comment tu avais pu tomber amoureux d'un séducteur d'opérette efféminé, fat et mal monté¹⁰⁷. »

2. Relations et Communication

2.1. Pouvoir & contrôle

Pierre Bergé exerce son pouvoir et s'en assure en contrôlant tous les détails : il décide avec Yves de monter leur propre maison de couture, et il en supervisera personnellement chaque élément de fonctionnement, de la création au développement jusqu'à la cession – à sa manière autoritaire et péremptoire.

« Pour sortir sa première collection, il a commencé par avoir très chaud : "J'avais vendu mon appartement rue Saint-Louis-en-l'Île pour louer un petit deux-pièces, embaucher deux ouvrières, une attachée de presse, acheter des tissus... À un mois du défilé, je n'avais pas de quoi payer¹⁰⁸ !" »

« Pierre Bergé applique la politique du "bel emplacement", attentif à surveiller non seulement le lieu, mais aussi à vérifier que le style de la responsable de la boutique correspond à celui de Saint Laurent. À Londres, la rédactrice en chef de Harper's and Queen va renoncer à son métier. Didier Grumbach raconte : "Lady Rendelsham nous attend avec sa Rolls et un chauffeur en livrée. Au cours du déjeuner, elle nous fait un petit discours sur Saint Laurent. Sur l'avenir, sur ce qu'il représente. Je regardais Pierre Bergé, il avait une petite larme..." Lady Rendelsham ouvrira cinq boutiques Saint Laurent : la première, à Bond Street, sera inaugurée par la princesse Margaret. Ce jour-là, Yves arrive entouré de ses muses, toutes en pantalon. La télévision a dépêché son reporter vedette : "Mais monsieur, est-ce que ce sont bien des femmes ? – Out !" lui lancera Pierre Bergé, l'attrapant pour le jeter dehors¹⁰⁹. »

« À la console de mixage, Joël Le Bon, un ancien mannequin blond, musclé comme Schwarzenegger et coqueluche de la jet-set noctambule, entré chez Yves Saint Laurent en 1978 : après avoir travaillé à l'Athénée pour Pierre Bergé, le voici responsable de tout le secteur audiovisuel. La maison Saint Laurent est la seule à ne pas sous-traiter la musique, le jour du défilé¹¹⁰. »

« Tout est rangé, classé, étiqueté, avec un sens de l'organisation hérité de l'école Dior. Il existe même une Saint-Laurentothèque, deux pièces situées "au poulailler" de la maison, aux rayonnages envahis de collections complètes de Vogue, Harper's Bazaar. Aucune maison de couture ne possède une documentation aussi complète sur l'histoire de la mode des trente dernières années. La pièce est fermée à clé. Les gens de la maison ne s'y rendent jamais, comme par superstition. Seuls les chercheurs et les universitaires y ont accès. Mais là encore, à condition d'être accompagnés par une personne de la maison¹¹¹. »

« La biographie officielle est nettoyée, épurée. Avec des ellipses amusantes : ce premier prix du concours du Secrétariat de la laine, qui ne fut pas obtenu tout de suite, mais d'abord précédé d'un troisième prix. Mais il y a des zones d'ombre infréquentables. Ces trois années, entre 1958 et 1961, contenues dans le blanc qui sépare les deux paragraphes : "En 1958, il présente sa première collection et devient célèbre immédiatement. Trois ans plus tard, il décide, en association avec Pierre Bergé, de fonder sa maison de couture." Comme s'il n'avait pas existé avant¹¹². »

« Toujours aux aguets, Pierre Bergé, 56 ans en 1986, se déplace avec une incroyable rapidité, là où il faut être, l'œil sur qui fait quoi, qui entre, qui sort. Le service de presse jouxte son bureau. Nul

107 Ibid.

108 « Pierre Bergé, après Saint-Laurent », *Paris Match*, art. cit.

109 L. Benaïm, *Yves Saint Laurent*, op. cit., p. 167

110 Ibid, p. 336.

111 Ibid, p. 341.

112 Ibid, p. 341.

n'entre ici s'il n'est initié. Première épreuve : cette politesse qui dissimule bien des tensions, bien des luttes intestines¹¹³. »

« Les codes se mettent en place. On reconnaît ceux qui parlent d'«Yves Saint Laurent», ou de «Monsieur Saint Laurent», et ceux qui parlent d'«Yves» : tout ce qui dépend de la création, du studio, des ateliers est «avec» lui, tout ce qui relève de la gestion, de l'image, avec Pierre Bergé. On se déteste, on s'aime, on s'engueule, on se tait. Mais ceux qui font des cabales sont court-circuités. «N'allez pas taper sur l'un auprès de l'autre ! Ils vous piégeraient...» Telle est la force de la «grande famille¹¹⁴. » »

En 1993, il cède la maison Yves Saint Laurent au groupe Elf-Sanofi :

« Ma plus grande ambition, c'était de satisfaire Yves. Être ministre pour être à huit heures du matin au bureau et signer des parapheurs jusqu'à minuit ? Certainement pas. Moi, j'ai des voitures, des chauffeurs, un hélicoptère. Une collection d'œuvres d'art fabuleuse... » Le 17 mai 1993, la fusion Elf-Sanofi et Yves Saint Laurent est effective, après l'approbation des deux assemblées générales. Une conférence de presse est organisée en présence d'Yves Saint Laurent. Il était à Deauville. «On l'a mis dans un hélicoptère», dira Pierre Bergé en riant. À la sortie, Pierre Bergé se dit un peu nostalgique, mais «content». «De toute façon, je n'aurais pas pu continuer. Ce métier devient épouvantable. On vous impose tout. Les vendeuses. La décoration. Le distributeur vous renvoie la marchandise... Je crois qu'on est plus fort avec plusieurs marques. C'est pour cela que j'ai eu un flirt poussé avec L'Oréal.» Il y a une grande douceur dans ses yeux. Comme s'il laissait s'échapper Pierre Bergé. Pour le retrouver un instant plus tard : «Maintenant j'ai plus de pouvoir qu'avant¹¹⁵... » »

En 1999, le groupe PPR et Artémis (la holding personnelle de François Pinault) annoncent le rachat pour 3,5 milliards d'euros d'Yves Saint Laurent et de Gucci. Très vite la bataille juridique et financière entre François Pinault et Bernard Arnault (LVMH était actionnaire de Gucci à hauteur de 34,4 %) se déchaîne, et depuis Milan, Tom Ford, designer ambitieux et médiatique pour Gucci, annonce qu'il soutiendra le groupe Pinault – avec l'idée affichée de reprendre Yves Saint Laurent, « une marque fabuleuse ».

Avec la défaite de Bernard Arnault, Tom Ford a le champ libre. Son ambition, son style et son impatience déplaisent à Yves Saint Laurent comme à Pierre Bergé, qui une nouvelle fois va se battre pour conserver le pouvoir et le contrôle sur leur territoire commun, tel un sanctuaire.

« M. Bergé bloque le rachat d'Yves Saint Laurent par Gucci » titrera le Monde le lendemain. Pierre Bergé fait clairement la différence entre François Pinault «qui est un ami personnel» et «le grand travail de Tom Ford et Domenico de Sole» pour lequel il a toujours «manifesté un grand intérêt» : mais, a-t-il besoin de le préciser, «Gucci c'est Gucci, moi c'est moi. Chacun a sa méthode et sa sensibilité.» Des phrases dites avec une fermeté d'autant plus grande que son licenciement coûterait, selon l'agence Reuters, la bagatelle de 76,2 millions d'euros... Il n'imagine pas une seconde que Tom Ford et Domenico de Sole puissent venir un jour travailler dans ses locaux. Pour Pierre Bergé, «c'est impensable. Ce lieu, cet immeuble sont un territoire intouchable. C'est le territoire de la haute couture, intègre, intouchable...» Pierre Bergé, qui déclare à la presse : «Je ne veux pas d'argent. Je ne demande rien», ou encore «Le seul but dans ma vie a été de protéger l'intégrité, l'autonomie et l'indépendance d'Yves Saint Laurent», va faire de la haute couture un véritable enjeu¹¹⁶. »

Après d'âpres négociations avec François Pinault, un compromis est signé en novembre 1999 : Gucci rachète la marque Yves Saint Laurent (parfums et boutiques de prêt-à-porter) tandis que Pierre Bergé et Yves Saint Laurent restent propriétaires de la haute couture, et toucheront 0,4 % du chiffre d'affaires tiré des marques Yves Saint Laurent Parfums.

113 Ibid, p. 341.

114 Ibid, p. 368.

115 Ibid, p. 412.

116 Ibid, p. 462.

2.2. Colères

Outre son langage vif montré dans plusieurs scènes du film, Pierre Bergé est réputé dans le milieu de la mode et auprès des journalistes pour ses colères légendaires qui n'épargnent personne.

« Pierre Bergé s'élançait, s'emporte, contre un acheteur. Chacun pense tout bas "Ah, les colères de Monsieur Bergé !" et connaît par cœur ces dénouements scellés par des bouquets de roses blanches¹¹⁷. »

« "Pierre Bergé, pour les vieux de la vieille, a toujours été un empêcheur de tourner en rond", résume de manière admirative Didier Grumbach, devenu le PDG de la société Thierry Mugler. Pierre Bergé l'épate. Il sourit. "C'est un ange à côté de ce qu'il a été. À Lyon, au milieu des années soixante, il a failli défoncer un agent de police"¹¹⁸ !" »

« À la tête de la Chambre syndicale du prêt-à-porter, des couturiers et des créateurs de mode, il mène la garde, maître après Dieu, régnant d'une main de fer sur ce club élitiste. On raconte que pendant les réunions, personne n'ose parler. Son sens de la répartie, ses formules cinglantes n'altèrent pourtant pas encore sa popularité dans le milieu de la mode, même si dans l'ombre, des rancœurs s'accumulent. On le trouve coléreux, de mauvaise foi. Mais même ses ennemis lui doivent quelque chose¹¹⁹. »

« Le 3 janvier 1993, de retour de Latché, chez François Mitterrand, où il a passé le réveillon du jour de l'An, Pierre Bergé réunit dans son bureau quelques collaborateurs, piquant une colère parce que tout Paris connaissait déjà le nom du parfum au lancement prévu pour juin... "J'en ai marre ! Ce métier est foutu. Il n'y a plus de morale dans ce métier. De toute façon je n'en ai plus rien à foutre"¹²⁰. »

2.3. Test, provocation et protection

Sa vision du monde étant souvent binaire, le 8 a besoin de savoir qui est « avec » lui et qui est « contre » lui. Pour cela il teste les gens autour de lui, par la colère ou la provocation. Ensuite il consacre toute son énergie à protéger et à défendre ceux qui sont « avec » lui : c'est le fil conducteur du film, de sa relation avec Yves Saint Laurent, et de la manière dont il a géré le personnel de sa maison de couture.

« Deuxième épreuve : les colères de Pierre Bergé. Il crie, il devient blanc. Tout le monde y passe. Inutile de s'affoler. C'est signe qu'il a fait connaissance, qu'on fait partie du clan. La maison Saint Laurent est un club dont les membres sont parfois choisis à la suite d'un entretien qui peut durer à peine cinq minutes, briser une vie comme en révéler une autre¹²¹. »

« L'un comme l'autre sont capables de parler de la robe que portait telle femme, bien des années après. Mais pas de la même manière. Pierre Bergé croque le personnage d'un trait précis, efficace, rapide. En situation. Parfois drôle, toujours haut en couleur, souvent redoutable. Les proches sont blindés. À une collaboratrice, plutôt ronde, habillée en vert et jaune, il lance le matin d'un défilé : "Mais ma petite Gabrielle, vous avez l'air d'un œuf dur dans une feuille de salade"¹²² !" »

« On dit souvent que Pierre Bergé est terriblement de mauvaise foi, mais je ne le crois pas. Il a une foi dans ses choix, déterminée. Il est possessif et exclusif, il ne partage ni le pouvoir (bien qu'il le délègue), ni ses amis. Il est profondément généreux et il aime que l'on ait besoin de lui. Il est un savant mélange de tendresse et de violence¹²³. »

« L'esprit maison est là. Il n'y a pas de treizième mois chez Saint Laurent, mais une prime de fin d'année, identique pour chacun, "du balayeur au directeur". Paternaliste, attentif, il met un point

117 Ibid, p. 123.

118 Ibid, p. 352.

119 Ibid, p. 353.

120 Ibid, p. 409.

121 Ibid, p. 356.

122 Ibid, p. 357.

123 Christophe Girard, secrétaire général de la maison YSL, Ibid, p. 356.

d'honneur à recevoir les doléances et à rétablir la justice comme un père de famille. Il connaît le prénom de chacun de ses employés¹²⁴ ... »

En 1979, Yves Saint Laurent est accusé de contrefaçon par la société Jacques Esterel sur un modèle, et condamné à payer 100 000 francs de dommages et intérêts.

« Pierre Bergé défend son poulain, et fulmine : “C'est la victoire d'un cul-de-jatte sur Noreev. Un million d'Américains sont venus admirer les modèles de Saint Laurent au Metropolitan Museum à New York, sept mille Chinois défilent chaque jour devant ses créations à Pékin. Le public respecte Saint Laurent. Cette histoire, je m'en fous complètement. Ce n'est pas plus important que si j'avais cassé ma brosse à dents¹²⁵.” »

2.4. Causes

Pour le **8**, la vie est un combat, et il se bat pour la justice : Pierre Bergé s'est personnellement investi dans de nombreuses causes, et continue plus que jamais de le faire, pour défendre les valeurs sociales et politiques qui lui tiennent à cœur.

« Attaché aux valeurs comme le droit à l'immigration, la culture, l'honneur, Pierre Bergé pratique l'humanisme comme d'autres la self-défense¹²⁶. »

« Comme on dit dans l'armée, Pierre Bergé, “c'est un homme qui en a”... Il dénonce le racisme qu'il considère comme “la chose la plus dégueulasse qui soit en ce monde”. Donne des coups de fouet. Il y va. Il s'affirme. Se trompe. Crie encore plus fort quand il devine qu'il a tort. Il ne tergiverse pas beaucoup; C'est un joueur et un Pygmalion. C'est Pierre Bergé qui déclame. S'emporte. Contre les patrons français. Contre les rédactrices de mode¹²⁷. »

« Quel autre patron peut se vanter de pouvoir appeler Andy Warhol pour lui demander un portrait de Jean (Cocteau) qui fera la une d'un supplément spécial de Libération ? Assister tous les ans, en octobre, à l'église Saint-Roch, à la messe d'anniversaire de la mort de Cocteau ? Rééditer, avec une préface de Modiano, un livre de dessins érotiques de Cocteau – le Livre blanc, paru sans nom d'auteur en 1928, et tiré alors à vingt exemplaires ? Revendiquer haut et fort son homosexualité en “note de l'éditeur” ? Faire installer, dans les toilettes de l'avenue Marceau, des distributeurs de préservatifs dès 1986 ? “Je me suis toujours battu pour l'essentiel”, dit Pierre Bergé¹²⁸. »

Sa personnalité provocante et sa manière très active de s'engager tranchent avec le style plus feutré d'autres grands mécènes, à commencer par son grand rival Bernard Arnault.

« [...] soutenant les chercheurs dans la lutte contre le sida, le voici propulsé sur la scène des grands combats humanitaires. Il aide les chercheurs, avec des dons versés au plus convaincant, et finalement à tous – “C'est lui qui va trouver le vaccin !” –, avec cette impatience que peu de chefs d'entreprise français – moins concernés sans doute par ce fléau – éprouvent d'une manière aussi nette. “Si vous saviez le nombre de médecins en province qui confondent une pneumocystose et une pneumonie ! Il y a une campagne à organiser, on devrait ouvrir des unités antisida partout en France¹²⁹...” »

« À Paris, le tout-puissant Bernard Arnault mène la danse médiatique. La rivalité avec LVMH se traduit, du côté de Pierre Bergé, par sa manière de dénoncer le “mécénat d'entreprise”. “Il ne faut jamais confondre mécénat et sponsoring. Tout ce que j'ai fait, je n'ai jamais voulu en recueillir des retombées, comme on dit. Je suis désintéressé [...]” affirme Pierre Bergé. “Je ne crois pas aux chefs d'entreprise mécènes. Parfois ils feraient mieux de mécéner des camemberts que des œuvres d'art : pour mécéner, il faut aimer. Le mécénat ce n'est pas faire un échange. Cela n'existe pas, le mécénat, c'est permettre à des artistes de travailler. [...] Aujourd'hui se disent mécènes des marchands de fripes ou de parfums qui veulent afficher leurs noms et faire des échanges. Cela leur va comme un cure-dents à une poule. Quand je vois un maroquinier qui sponsorise une

124 Ibid, p. 354.

125 Ibid, p. 345.

126 Ibid, p. 344.

127 Ibid, p. 354.

128 Ibid, p. 354.

129 Ibid, p. 381.

exposition Gauguin, je ne vois pas ce que le maroquinier a à y faire sinon que Gauguin a le cuir dur¹³⁰. »

2.5. Business

Pierre Bergé est un redoutable homme d'affaires, et met en œuvre tous les talents du **8** : le film montre un leader évident, qui allie la décision facile et rapide à sa formidable capacité à agir, sans s'embarrasser d'hésitations qu'il juge inutiles.

« Avec un extraordinaire sens des affaires, il renverse la situation et transforme sa faiblesse en atout principal : "Nous ne sommes qu'une petite maison de couture. Nous ne pouvons pas fournir entre le 29 janvier et le 22 février plus de cent vingt modèles. Si vous vous engagez à nous acheter un nombre déterminé de robes à 550 000 francs, je vous garantis que vous les aurez à l'heure." Un de ces coups de maître qui feront dire à Yves Saint Laurent : "Si Pierre Bergé n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il brasse les affaires en artiste. En cela il est unique¹³¹." »

« Pierre Bergé écoute prestement la collection. "Avec Yves, dit-il, très vite, on répartit les rôles. On se rejoint sur la qualité du détail. On n'a pas de temps à perdre." Il apprend à fixer les prix et à négocier les contrats – "On ne va pas me faire croire qu'il faut sortir de Saint-Cyr pour diriger une maison de couture !" Ce n'est pas pour autant un homme de chiffres, d'additions rébarbatives : après avoir passé un an à remplir les premières fiches de paye, il engage le comptable de Madeleine de Rauch, Monsieur Édouard. Non, ce qui l'anime, c'est d'abord cette intelligence extraordinaire du pouvoir : savoir s'entourer. Des financiers qui miseront sur l'avenir de la maison. Des journalistes dont il est sûr. Du personnel qu'il recrute, parfois trop vite, mais le plus souvent à bon escient¹³². »

« Bergé savait aussi jouer d'un humour subtil, se traitant ironiquement de marchand du Temple, ajoutant quelques zéros sur les étiquettes d'une série de robes la veille d'une présentation, parce que John Fairchild avait déclaré, après un coup d'œil à une collection, qu'elle allait faire "sensation". À un acheteur américain, qui lui demande s'il sait parler anglais, Pierre Bergé répond : "En anglais, je... sais... compter¹³³." »

« Pierre Bergé a été le premier à sortir l'image du gestionnaire de son rôle de super-comptable. Il est le seul patron à remonter ses manches le jour du défilé. Il est seul à prouver que la grande force, c'est de s'échapper de la caisse, des calculs, pour donner les grands axes, les lignes, dire "chiffrez-le-moi", et prendre des décisions rapides, efficaces, en petit comité, qui épargnent, malgré leur allure parfois théâtrale, toute la lourdeur des études de marketing¹³⁴. »

« Les responsabilités ne l'encombrent pas. Il conduit son hélicoptère, joue du piano, parle un peu arabe, sait offrir des fleurs aux hommes, "surtout pour le jour de leur enterrement", précise une ennemie¹³⁵. »

2.6. Transgression des règles ?

« Si la marque "pèse" 15 milliards de francs (2,29 milliards d'euros), l'image du groupe est entamée par ses batailles judiciaires et ses "affaires". Le 30 mai 1994, Pierre Bergé est mis en examen pour "violation de monopole des sociétés de Bourse et délit d'initié". Il est soupçonné d'avoir vendu au prix fort, au cours de l'été 1992, et via la Suisse, 120 000 titres de sa société de haute couture (100 millions de francs soit 15,24 millions d'euros), juste avant l'annonce d'une mauvaise nouvelle concernant Yves Saint Laurent : une perte semestrielle de 26,8 millions de francs (4,09 millions d'euros). Il obtiendra un non-lieu, le 16 octobre 1995. Restent les rumeurs, "l'aide" que François Mitterrand aurait apportée à Pierre Bergé en remerciement de son soutien, au rachat d'Yves Saint Laurent par cette filiale d'Elf Aquitaine¹³⁶. »

130 Ibid, p. 454.

131 Ibid, p. 112.

132 Ibid, p. 123.

133 Ibid, p. 123.

134 Ibid, p. 353.

135 Ibid, p. 354.

136 Ibid, p. 442.

3. Hiérarchie des centres

Chez Pierre Bergé, de nombreux témoignages indiquent un centre émotionnel en support et un centre mental réprimé : il est extrêmement protecteur et attentif aux personnes qui l'entourent, et dans la gestion de ses affaires, il prend ses décisions sur des critères qui n'ont rien de rationnels, mais bien plus instinctifs et émotionnels.

« *Craint, tête, Pierre Bergé est plus sentimental. C'est Pierre Bergé qui éprouve en homme la nécessité d'aller vers les autres, même si, comme Orgon, il semble toujours dire "Non, je ne veux pas être aimé". C'est lui qui ira emmener à deux heures du matin un ami à l'hôpital, donnant ce qu'un homme peut donner, attention, générosité, confiance, argent. "Pierre aime soigner les autres !", indique un témoin. [...] Un jour, l'une des plus anciennes collaboratrices a quitté son bureau tranquillement alors qu'il piquait une colère. Il l'a suivie. "Alors après qui est-ce que je vais crier, s'il n'y a personne pour m'écouter"¹³⁷ ?* »

« *Tout est ici réglé par un baromètre affectif. Il y a les jours "avec", les jours "sans", les collaborateurs de Pierre Bergé vivent au rythme intense de ces élans, si touchants par leur spontanéité, si épuisants aussi parfois*¹³⁸. »

« *Yves Saint Laurent, qui avait été, après Pierre Cardin, le premier couturier à être reconnu en Chine, au Japon, rate son nouveau rendez-vous avec l'Asie où sa griffe est largement représentée par un flot de licences (167 au total) qui entament son image, et isolent l'homme de son logo. Sa griffe, très diffusée en volume – puisque la part du chiffre d'affaires en Asie est de 40 % principalement réalisé grâce aux contrats de licences –, s'affaiblit d'un point de vue qualitatif. "On s'est laissé vivre" dira un collaborateur. Un rapport interne sur "le déclin de l'empire Saint Laurent" aurait été superbement ignoré par Pierre Bergé. "Il ne voulait rien entendre. Monsieur Bergé n'est pas un patron. C'est un prince. Il a une cour, éventuellement une armée. C'est un impulsif, pas un stratège." Et de résumer : "Monsieur Bergé aime l'argent. Il a une agilité financière exceptionnelle. Mais il n'aime pas les affaires"¹³⁹.* »

« *Yves Saint Laurent semble ignorer qu'une de ses meilleures amies n'a pas d'argent pour prendre un taxi, Pierre Bergé, reconnaissent ses intimes, est un despote généreux, capable de signer un gros chèque "de sa poche à une relation 'en difficulté'". Paternaliste, il laisse également s'installer des petites féodalités à l'intérieur de son entreprise, où certains salariés aux titres flous perçoivent une rente de présence. L'organisation jugée par certains "abracadabrante", oblige parfois le service de presse, pour organiser le défilé Rive Gauche, à réclamer de l'argent à l'industriel Mendès, qui sous-traite la production du prêt-à-porter. Logés au 7 avenue George V, les services des licences semblent complètement à l'écart du "château", le 5 avenue Marceau, où certains auraient sûrement une attaque en voyant les modèles qu'on commercialise sous le nom du maître. L'amour est-il aveugle ? La gestion laisse, selon certains, à désirer. "Des clientes avaient accès aux soldes du personnel !" lâche une ancienne de Rive Gauche. Dès 1993, Pierre Bergé fait en quelque sorte le testament public de l'entreprise qu'il a bâtie, annonçant la création future d'une "fondation" Yves Saint Laurent : "Tous nos biens, absolument tout ce que nous possédons ira à cette fondation"¹⁴⁰.* »

« *Pour la campagne publicitaire Rive Gauche de l'hiver 1998-1999, Pierre Bergé demandera même à l'agence Wolkoff "quelque chose d'original et d'un peu dérangent". D'où la série réalisée en juin par Mario Sorrenti, sur le thème du détournement de toiles de maîtres. Telle une nouvelle Gabrielle d'Estrées, Kate Moss pince le sein gauche d'un homme. Le nu du Déjeuner sur l'herbe de Manet, est rhabillé. Il ne s'agit plus d'une femme, mais d'un homme... Pierre Bergé est si séduit qu'il décidera d'élargir à l'affichage le plan média initialement réservé à la presse. Un exemple qui montre combien la maison respire au rythme des passions, des coups de cœur, des élans qui peuvent d'un jour à l'autre faire tout basculer, remettre en cause une décision"¹⁴¹.* »

137 Ibid, p. 356.

138 Ibid, p. 461.

139 Ibid, p. 434.

140 Ibid, p. 435.

141 Ibid, p. 461.

La variante **8 mu** peut être vérifiée par les épisodes de désintégration en **2** fréquemment manifestés par Pierre Bergé, et notamment dans sa relation avec Yves Saint Laurent. Au-delà de la protection physique, Pierre a cherché par-dessus tout à maintenir son image intacte pour le public. Nous verrons plus loin comment cette relation s'est construite sur un schéma d'emprise mutuelle ; il est certain que Pierre Bergé a tout mis en œuvre pour contrôler Yves Saint Laurent, et le sauver de lui-même, sans y parvenir. Une ultime tentative de contrôle, portant la marque **2** du dédain, est manifestée par la manière dont il évoque la maladie d'Yves dans ses *Lettres*, et sa décision de ne pas lui dire la vérité :

« Ce matin, je pensais à toi et je me disais que ma vie tout entière à tes côtés s'est passée à te préserver de tout. Une chose allait-elle te perturber, je ne parle même pas d'événements graves, on te la cachait. Le dernier fut ta mort, ton glioblastome que tu ignores jusqu'à la fin. Fallait-il te le dire ? Ma réponse fut non, bien entendu. Tes affaires étaient en ordre, ton testament déposé chez un notaire, il n'y avait aucune raison de te le révéler. Les médecins furent d'accord avec moi puisqu'ils savaient que tu n'aurais pas pu supporter cette annonce. Tu n'en avais ni le courage ni les forces psychiques. »

Il est intéressant de comparer cette relation avec celle que Pierre Bergé a entretenu pendant 8 ans avec Bernard Buffet, avant sa rencontre avec Yves Saint Laurent. On peut observer le même schéma de protection, de contrôle et de mise à disposition de l'énergie vers l'extérieur pour que le génie créateur puisse se réaliser et être reconnu. À une différence notable : avec Bernard Buffet, Pierre avait réussi... jusqu'à ce qu'il trouve en Yves Saint Laurent un autre génie à sauver.

« Vingt-cinq ans plus tôt, avec le peintre Bernard Buffet, son premier grand amour – de 1950 à 1958 –, Pierre Bergé avait été plus fort que l'addiction. Dans une biographie de l'artiste, Stéphane Laurent raconte que "Pierre a sauvé Bernard de la dépression dans laquelle il se perdait [...]. La consommation de drogue médicamenteuse et d'alcool est stoppée net. Bernard devient enfin présentable." Bergé a poli cet artiste torturé, mal dégrossi et à la propreté douteuse, en vue de sa future entrée dans le grand monde : "Bernard cesse d'être sale, accepte de se laver et de se changer régulièrement." Bravo l'ami ! Bergé n'a pas 30 ans, et s'active : il embellit cet homme qu'il aime et, surtout, réussit à faire monter sa cote. Comment s'y prend-il ? Fonceur convaincu, il sait trouver l'angle : "Je n'ai pas forcé les portes, j'ai frappé aux bonnes portes." En clair, il a su négocier pied à pied avec certains marchands les tarifs de son poulain chéri, accrocher de grandes signatures critiques – comme Aragon –, sortir, se montrer dans les bons endroits, organiser des fêtes fastueuses dans leur Château l'Arc en Provence avec des centaines d'invités, Cocteau, Giono, Martin du Gard... Une expérience qui lui servira plus tard quand il lui faudra médiatiser son jeune génie de la mode¹⁴². »

On peut également constater qu'arrivé à la fin de sa vie, Pierre Bergé semble manifester davantage de qualités d'intégration: s'il ne ralentit guère son rythme, ses *Lettres à Yves* sont un témoignage souvent bouleversant d'une véritable introspection, où il prend conscience des schémas toxiques de leur relation et de sa responsabilité, sortant ainsi du déni.

« Il n'y a ni victime ni coupable, ou bien il faut admettre qu'il y avait deux victimes et deux coupables ? Je viens de te faire un aveu que je me suis toujours caché¹⁴³. »

4. Instincts

4.1. Conservation : Survie

Les exemples et témoignages du besoin de Pierre Bergé de tout contrôler dans les moindres détails sont nombreux et ont déjà été examinés. On peut citer deux passages du film :

Yves est sur la terrasse de l'appartement rue de Babylone avec ses parents et sa sœur, ils discutent de leurs projets suite à l'indépendance de l'Algérie. Sa sœur Brigitte veut s'installer à Menton ou Monaco, son père Charles veut être « près de sa fille », et sa mère Lucienne veut rester à Paris avec Yves, en ajoutant : « comme ça, tu ne seras pas tout seul mon chéri. » Pierre

142 « Pierre Bergé, après Saint-Laurent », *Paris Match*, art. cit.

143 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit. Cette phrase est également présente dans un dialogue du film, entre Pierre Bergé et Loulou de la Falaise.

passé à ce moment-là. Yves répond en souriant qu'il n'est pas tout seul... Pierre s'interpose alors, se levant : « *Bon, je vais vous laisser. Quand vous aurez décidé un appartement ou une maison, vous me prévenez, je m'occupe de tout.* » Toute la famille l'observe avec un mélange d'étonnement et de malaise, on fait encore mine de ne pas comprendre quelle est la nature de leur relation, et Pierre vient de s'imposer comme une sorte de super-organisateur non seulement pour Yves mais aussi pour toute la famille.

Une autre scène toujours sur la terrasse de l'appartement rue de Babylone montre Yves lisant à haute voix le passage de Proust sur « *les nerveux qui sont le sel de la terre* ». Pierre sourit, plaisante un peu, et l'informe : « *Tu as rendez-vous chez le psychiatre le 15, je le note dans ton agenda.* » Au même moment, un visiteur est annoncé pour « *Monsieur Saint Laurent* », Pierre se lève d'un bond et s'interpose encore : « *Non, monsieur n'est là pour personne. Je m'en occupe.* »

4.2. Social : Protection mutuelle

Ce sous-type est moins visible chez Pierre Bergé ; il est certes extrêmement protecteur de ses proches, comme nous l'avons vu avec les témoignages de collaborateurs de sa maison de couture, mais il est resté un entrepreneur et un leader solitaire, nouant des amitiés fortes en affaires ou en politique notamment dans la seconde partie de sa vie – on peut citer François Mitterrand ou François Pinault – qui sont restées des relations individuelles.

4.3. Sexuel : Possessivité

C'est sans doute le sous-type le plus visible. Il est impératif pour lui d'avoir le contrôle de la relation, et que l'autre lui soit totalement dévoué.

Pour financer le démarrage de la maison de couture Yves Saint Laurent en 1961, Pierre Bergé met en vente l'appartement qu'il occupe rue Saint-Louis-en-L'Île. Il a alors quitté Bernard Buffet et y vit avec Yves Saint Laurent depuis plus de 3 ans. Dans son journal, Matthieu Galey en fait une description étonnante :

« Cet appartement est un véritable musée Buffet. La plupart des toiles, les plus belles, les premières, dures, misérabilistes, rageuses, accusatrices, lui sont nommément dédiées. C'est écrit derrière, de la main du peintre. Il y en a partout, contre les murs, dans les placards, les couloirs, l'entrée, omniprésence qui ne semble pas du tout gêner le maître de maison. Il aime ses tableaux pour eux-mêmes, et aussi parce qu'il les considère en partie comme son ouvrage. À croire qu'ils ne lui rappellent rien d'autre que ce qu'ils montrent : un hareng saur ou une fille efflanquée à cheval sur un bidet. Insensibilité de brute, ou magnanimité plus haute que toutes les brouilles ? Difficile à dire. Pierre est une force, un torrent, un taureau, rien ne lui résiste ! »

Dans ses *Lettres à Yves*, Pierre Bergé expose de manière on ne peut plus claire sa propre définition de l'amour :

« Je te revois lorsque tu es venu m'attendre à Orly où j'arrivais de Marseille. Je venais de quitter Bernard. Tu étais si mince, si jeune, si beau, si timide, si lumineux que j'ai su que j'avais raison, que nous avions raison, que la vie allait s'ouvrir devant nous. J'ignorais, et toi aussi, quelle vie nous attendait, de quoi elle serait faite, mais j'étais certain que nous la ferions ensemble. C'est ce qui s'est passé. Je ne te dirai jamais assez combien ton abandon m'a ému. C'est bien de cela qu'il s'agit : tu t'es abandonné à moi. Si tu savais combien je mesure la confiance que tu m'as faite pendant toutes ces années au cours desquelles tu m'as laissé décider de tout, sans jamais me demander ni comptes ni explications. Cette foi aveugle me bouleverse au moment même où je t'écris. C'est la plus belle preuve d'amour qu'on puisse donner. Et, quoi qu'il se soit passé, ce pacte n'a jamais été remis en question. »

Relation Yves Saint Laurent & Pierre Bergé

1. Rencontre

Chacun est attiré par l'intensité de l'autre : le **4** et le **8** ont en commun la passion et l'impulsivité en amour, amplifiée ici par la variante des deux partenaires **8 mu** et **4 mu**. Chacun sait que l'autre est capable de répondre à sa propre intensité émotionnelle, et qu'ils ne s'ennuieront jamais ensemble. Ils se sentent vivants l'un en présence de l'autre, ce qu'ils recherchent tous deux en priorité dans une relation. Chacun est attiré par le côté théâtral et excessif de l'autre, et devine la vulnérabilité cachée sous le masque.

« Ils ont toujours cette manière de s'exagérer eux-mêmes. Aucun d'eux n'est dupe de lui-même. Ni de l'autre. [...] "La seule famille de Monsieur Saint Laurent, c'est Monsieur Bergé !" jure Mustapha, qui dans une ellipse orientale affirme : "On a été éduqué là. On a tout vu. Les pages qui tournent et qui disparaissent. La tempête alors qu'il n'y avait pas d'orage"¹⁴⁴... »

Ils cherchent tous deux à dominer leur environnement : socialement pour le **8**, émotionnellement pour le **4**. Leur premier dialogue (scène du dîner organisé par Marie-Louise Bousquet pour les présenter) marque immédiatement la répartition des rôles : Yves tourne en dérision sa propre inadaptation sociale, en faisant intuitivement une stratégie de séduction face à Pierre, conquérant-protecteur. Mais lorsque Pierre s'élanche sur le sujet de la guerre en Algérie, Yves n'hésite pas à lui dire que cela lui fait de la peine – imposant ainsi clairement son émotionnel. Pierre bat en retraite, et lui présente ses excuses. Ainsi le territoire de chacun est posé : la force sociale du **8** pour Pierre, l'hypersensibilité et la créativité du **4** pour Yves.

2. Adaptation

La première épreuve du couple survient lorsqu'Yves est diagnostiqué maniaco-dépressif alors qu'il est hospitalisé au Val-de-Grâce. Lorsque le médecin psychiatre accueille Pierre, venu voir Yves, il lui fait part de la situation :

- *Ce n'est pas une simple crise. Monsieur Mathieu Saint Laurent est maniaco-dépressif. Qui êtes vous pour lui exactement ?*
- *Son ami, son... compagnon.*
- *Vous êtes prêt à supporter ça ?*
- *Oui.*

Pierre a hésité une fraction de seconde. Un **8**, pour éviter la faiblesse, aurait tout à fait pu se retirer de la relation à ce moment-là, mais le besoin de protection (et de contrôle) d'un partenaire affaibli prend le dessus – et puis Pierre se sait assez fort pour deux, ou plus.

- *Ils n'ont pas le droit de te virer comme ça, on va se battre !*
- *Écoute Pierre, je veux pouvoir dessiner, je veux pouvoir créer, en toute indépendance, tu comprends ça ? Avec mes robes, avec mes dessins, j'essaie de m'exprimer, mais si on m'en empêche je vais mourir... Tu comprends, je vais mourir d'ennui !*
- *Il faut que tu te reposes, tu es encore fragile.*
- *Mais toi, tu ne l'es pas ! Toi, tu es fort ! Il faut ouvrir notre propre maison de couture. Oui je veux vivre. Mais je veux vivre avec toi. »*

Le pacte est scellé : autour d'un projet commun, associant leurs deux territoires, l'intuition sociale de l'un et l'intuition créative de l'autre, et installant aussi leur dépendance mutuelle.

Le **4** dépend du **8** pour tous les aspects pratiques de sa vie, et admire sa force, son charisme et sa solidité. Le **8** dépend du **4** pour le mystère, la beauté et la sensibilité. Cette dépendance est moins visible de l'extérieur, mais non moins réelle : le monde émotionnel intérieur du **4** peut être le seul territoire impossible à conquérir totalement pour le **8**.

144 L. Benaïm, Yves Saint Laurent, op. cit., p. 355.

« Et c'est en 1993, à l'heure des bilans, que Pierre Bergé déclare : "Je me suis lancé dans la mode pour Yves. Comme je partageais sa vie, je voulais parler sa langue. Je savais très bien qu'il ne se serait jamais donné la peine d'apprendre la mienne. Je suis l'homme le plus important de sa vie. Est-ce parce qu'il m'aime le plus au monde, ou parce qu'il a besoin de moi ? Je ne sais pas¹⁴⁵..." »

« Vouloir à tout prix créer un lien qui n'est que social n'a pas de sens. L'amour passe d'abord par la considération de soi. [...] Au fond, nous avons mené toi et moi deux vies parallèles et ton égotisme était tel que dans ta géométrie euclidienne tu n'allais pas me rejoindre. Deux vies parallèles, oui, mais qui se sont complétées. Nous avons évité les embûches de la promiscuité. Quelle chance¹⁴⁶ ! »

Alors que Pierre installe des murs protecteurs autour d'Yves et l'encourage dans son œuvre de création, Yves ne cesse en parallèle de resserrer son emprise émotionnelle sur Pierre, avec le mécanisme d'attraction-rejet caractéristique des 4. Le film le montre, dès les premiers moments de leur rencontre, et notamment lors du séjour en Provence : Yves bronze en maillot de bain sur le plongeoir (la ligne graphique de cette image semble être un hommage esthétique non dissimulé au film *La Piscine*, qui décrivait aussi un triangle amoureux). Ils se tournent autour, Yves ne se montre en effet pas si farouche, sous ses apparences de « *petit séminariste* ». Pierre le rejoint, et Yves s'éloigne pour plonger et ne se laisse pas capturer. De retour à Paris, ils marchent ensemble sur les quais, et le ballet joueur est le même : Pierre le poursuit, le rattrape, l'embrasse, et puis Yves s'enfuit, pour être de nouveau pourchassé.

« Selon un proche, "Yves est plus stratège, plus compliqué. Pierre, c'est l'homme de la situation." Ils aiment s'éprouver, l'un dans la solitude, l'autre dans le pouvoir, qui électrise leur passion et leur jalousie : "Quand vous parlez à Pierre, Yves se méfie. Quand vous parlez à Yves, Pierre est fou..."¹⁴⁷ »

Dans une autre scène du film, lors de l'inauguration de la première boutique Rive Gauche, Pierre et Yves ont une altercation sur la terrasse :

« Pierre : Arrête de boire, t'es bourré !
Yves : Je suis seul.
Pierre : Mais non, tu n'es pas seul...
Yves : J'ai 4 collections par an, c'est toi qui vas les faire peut-être ? J'en peux plus, je suis épuisé !
Pierre : Mais tout ça, tu l'as voulu !
Yves : Oui, j'ai fabriqué la corde pour me pendre, et c'est toi qui vas me la passer au cou...
Pierre : Qu'est ce que tu veux ? Tu as tout et tu bois, tu bois comme un trou... Je comprends pas, tu veux quoi ?
Yves : Je voulais juste te dire que tu me manques, c'est tout. »

Yves a gagné, en utilisant la manipulation émotionnelle et le drame des 4. La scène suivante les montre tous les deux sur un scooter dans le désert marocain, et – jolie métaphore - c'est Yves qui conduit.

Pierre Bergé évoque un autre exemple de manipulation émotionnelle :

« Salzbourg est lié à tant de souvenirs. [...] Depuis des années tu refusais de venir. Comme tu m'as manqué ! Tu vois, Kikou, ce sont tous ces moments qui sont difficiles à accepter, à supporter : être là et ne pouvoir rien partager avec toi. Parfois je m'en veux, je me dis que j'aurais dû te forcer, t'obliger à m'accompagner, ne pas solliciter ton avis. Un jour qu'on te demandait devant moi pourquoi tu n'allais plus à Salzbourg, tu as répondu : "Parce que Pierre ne m'y emmène pas." Ce fut dur à avaler ! J'ai souvent pensé à cette phrase dictée par la méchanceté ou l'inconscience et que j'ai préféré mettre sur le compte de ta précieuse perversité. Et si je l'avais fait ? Si j'avais exigé que tu vinsses avec moi, à Salzbourg ou ailleurs, comment aurais-tu réagi ? La réponse est malheureusement que tu aurais refusé¹⁴⁸. »

145 Ibid, p. 422.

146 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

147 L. Benaïm, Yves Saint Laurent, op. cit., p. 356.

148 P. Bergé, *Lettre à Yves*, op. cit.

Tous deux dominants, le **4** comme le **8** refusent d'être contrôlés par un autre sur leur territoire. C'est tout le paradoxe et la tension qui règnent dans ce couple, chacun cherchant en permanence à susciter une réaction de l'autre par une manœuvre plus ou moins élégante. Yves utilise la manipulation émotionnelle, et Pierre utilise la vengeance verbale.

On le voit plusieurs fois dans le film rabaisser Yves, en public ou en privé :

En pleine recherche de financements pour la maison de couture, sur la terrasse de l'appartement rue de Babylone, en présence de Karl Lagerfeld (ami d'Yves à cette époque), Yves se plaint théâtralement de perdre ses cheveux. Sans doute frustré par les difficultés à convaincre les investisseurs qu'il démarche pourtant sans relâche, Pierre s'énerve : « *C'est pas parce que depuis le Val de Grâce personne ne veut investir sur toi que tu dois nous faire chier avec tes problèmes capillaires !* » Karl Lagerfeld (ravi de la scène) enfonce le clou « *Tu les perds tout le temps comme ça ?* » Yves est furieux, et contre-attaque Pierre sur son territoire : « *Le problème c'est que tu n'as pas pu trouver un kopeck à investir, pas un kopeck !* »

Lors d'une interview avec des journalistes, Yves répond aux questions :

– *M. Saint Laurent, à 26 ans vous êtes déjà à la tête de votre propre maison de couture, qu'avez-vous envie de faire ?*

– *Oh eh bien, des bêtises, principalement.* [Rires] [Pierre l'observe.] *Je dis ça dans la mesure où j'ai eu très vite beaucoup de responsabilités, et j'ai parfois la sensation de ne pas vivre ma jeunesse...*

– *Et au quotidien, l'étoffe de surdoué de la mode n'est pas un peu lourde à porter ?*

– *Je trouve le terme un peu prétentieux... Disons que sans mes ouvrières mes dessins resteraient lettre morte... C'est un artisanat avant tout, un travail collectif.*

Pierre intervient alors et lui murmure à l'oreille : « *Si c'est pour dire des conneries pareilles, tais-toi, c'est mieux.* » Yves se lève et met fin à l'entretien qui vient seulement de commencer : « *Veillez m'excuser, j'ai du travail à terminer. Mais... Monsieur Bergé va vous répondre.* » Pierre prend sa place, visiblement embarrassé par la réaction théâtrale d'Yves à laquelle il ne s'attendait pas forcément.

– *Veillez excuser Monsieur Saint Laurent. Il est tellement modeste ! Parfois il pourrait... s'excuser d'exister.*

– *C'est plutôt touchant.*

– *Je trouve aussi... mais Monsieur Saint Laurent a raison, la mode ce n'est pas du verbe, c'est beaucoup de travail. Et justement, au lieu de cette interview, est ce que vous ne voudriez pas plutôt voir le travail, les coulisses, les ateliers avant le prochain défilé ? Faisons ça, plutôt. Mais ça ne nous empêche pas de boire une coupe !* [Rires]

Il reprend ainsi le pouvoir et le contrôle sur ce qu'il estime être son territoire : celui de la promotion et des relations publiques qu'il exerce à merveille par exemple lors des défilés, plaçant les invités avec dextérité et fermeté, tout ce qu'Yves se disait incapable de faire lors de sa toute première collection pour Dior.

3. Jalousie

Le couple **4/8** fonctionnant sur l'intensité, la dépendance et la domination mutuelle, la jalousie est bien évidemment un moteur essentiel de leur relation ; son importance est ici amplifiée par le sous-type sexuel Compétition (**4**) et Possessivité (**8**) des deux partenaires.

Le film de Jalil Lespert montre les effets dévastateurs de la liaison d'Yves avec Jacques de Bascher, tant sur l'accélération de sa dépendance à la drogue que sur sa relation avec Pierre qui escalade rapidement sur terrain de la violence verbale et physique.

Pierre Bergé reconnaît sans fioritures que l'infidélité et la jalousie faisaient partie de leur quotidien :

« *Sexuellement, il y a eu pourtant de sacrés coups de canif dans le contrat... Bergé hausse les épaules : "Bien sûr, on a eu des infidélités sexuelles, beaucoup ! Mais ce sont des propos bourgeois... Ce qui nous soudait était tellement plus important !" Dans le film biographique, on voit même – surprise ! – Pierre Bergé faire l'amour avec Victoire, la muse de Saint Laurent... "Je ne*

dirai rien, je suis un gentleman !” Y en aurait-il eu d’autres ? Silence rieur... Quoi qu’il dise, Bergé est un possessif, et Yves aime cela¹⁴⁹. »

Pierre a vécu une longue liaison de son côté dès la fin des années 70 avec Madison Cox, un paysagiste américain aussi talentueux que discret et solide – un long portrait¹⁵⁰ qui lui est consacré par le Wall Street Journal en 2012 donne quelques pistes pour un ennéatype **5**. Dans ses *Lettres à Yves*, (l’ouvrage est d’ailleurs étrangement dédié à... Madison Cox), il évoque l’échec de cette histoire avec l’amertume d’un prisonnier :

« J’ai su aimer ailleurs, mais tous les chemins me ramenaient à toi. Tu as fait la même chose. Pourtant, la jalousie ne nous a jamais abandonnés. Ce qui est plutôt incompréhensible. Mais qui peut comprendre et qu’y a-t-il à comprendre ? J’ai toujours affirmé que si je ne t’avais pas quitté c’était à cause de notre maison de couture, ce qui n’était pas vrai. Je ne t’ai pas quitté tout simplement parce que je ne le pouvais pas. À l’époque de Madison j’aurais pu le faire, j’ai failli le faire. Finalement c’est lui qui s’est lassé, qui est parti. Tu avais gagné une fois de plus. Te souviens-tu de ce Noël à Deauville en 1987 où je t’ai annoncé ma déroute ? Tu m’as dit, magnanime : “Je te plains car je te connais et je devine à quel point tu as dû t’investir.”

« C’est à ce moment que Madison est arrivé. Je lui dois probablement d’avoir pu affronter la tempête. Il m’a apporté ce que j’attendais : sa jeunesse, sa culture, son courage, son intégrité, son amour. Tu l’as aimé, détesté, puis aimé à nouveau. L’admiration et l’affection qu’il te portait parlaient pour lui et témoignaient de sa qualité. Aujourd’hui, les années ont passé. Lorsqu’il est revenu, tu n’avais plus rien à craindre et tu as compris que j’avais trouvé en lui ce que personne d’autre n’aurait pu me donner : une relation unique débarrassée des démons de la jalousie, construite sur la certitude. Je te remercie de l’avoir su. Le temps de la guerre était passé, celui de la paix était survenu. »

4. Dépendance mutuelle

La dernière partie du film décrit une autre période de crise aiguë du couple : Yves Saint Laurent entretient une liaison avec un autre homme, et s’enfonce dans la drogue et l’alcool, tout en gardant son emprise émotionnelle sur Pierre.

Lorsqu’il rentre en très mauvais état d’une soirée où il s’est visiblement livré à toutes sortes d’expériences sordides, Pierre l’attend. Il veut l’aider à se déshabiller, Yves le repousse, titube, s’effondre, perd connaissance. Pierre le ranime un peu brutalement, Yves délire. Plus tard, assis chacun d’un côté de la salle de bains :

Pierre : *« Pourquoi tu fais ça ? Tu veux jouer le Christ aux outrages ? Tu te plais comme ça ? »*
Yves : *« Je le trouve beau. Je le trouve élégant. Il a un beau corps, il a de la grâce... Je l’aime. Mais l’homme de ma vie, c’est toi. »*

En 1976, Pierre décide de déménager. Mais il ne se libère pas pour autant, pris à son propre piège lui aussi, incapable de renoncer à ses mécanismes égotiques de possessivité et de protection, amplifiés par une probable forte désintégration en **2**.

« Un jour je suis parti, décidé à quitter la rue de Babylone. Tu as préféré que je reste et t’installer dans un studio où tu allais dormir et ramener des gigolos jusqu’au jour où tu m’as appelé en larmes pour venir te chercher et rentrer à la maison. Puis les démons sont revenus et je suis allé m’installer à l’hôtel. Oh, pas très loin, au Lutétia au bout de la rue de Babylone. Je ne pouvais pas mettre plus de distance entre nous. En fait, tu l’as compris, je n’ai jamais pu te quitter. Seule ta mort m’a délivré de mes terreurs, de mes inquiétudes, de ce téléphone qui nous reliait sans cesse d’un bout du monde à l’autre. Peut-être de ma névrose. Suis-je en paix pour autant ? Non, je traîne derrière moi de si longues habitudes, j’ai appris la patience, moi l’impatier. »

« Hélas, je te connais et je sais combien tu aimais jouer avec le pire, la dépression noire. J’ai connu tout cela et ces éclats de fausse joie, ces projets inutiles, ces sauts dans l’inconnu pour

149 « Pierre Bergé, après Saint-Laurent », *Paris Match*, art. cit.

150 « The Most Important Garden Designer You’ve Never Heard Of », *Wall Street Journal*, Novembre 2012

mieux retomber tel un pantin désarticulé. Et moi j'étais là, je te suivais, j'essayais de t'aider. Tu sais, je mesure ma part de responsabilité. Ne crois pas que je rejette mes erreurs. Je t'ai protégé de tout et probablement trop. Sans le savoir, je t'ai infantilisé et, de même que tu as été dépendant de la drogue, tu l'as été de moi. J'aurais dû te sevrer de moi. Je ne l'ai pas fait. C'était notre manière de vivre notre histoire. Notre histoire d'amour. Les rôles avaient été distribués dès le début, et nous les avons tenus jusqu'à la fin. Souvent je me le suis reproché. Il était trop tard. Disons aussi que cela m'arrangeait, comme cela t'arrangeait. »

Nous avons vu comment Pierre Bergé a alors manifesté d'autres mécanismes égotiques pour éviter la faiblesse et survivre à ce qui peut être qualifié de drame personnel : mobilisation accrue de l'instinctif extérieur vers d'autres causes, d'autres activités et d'autres projets, et sans doute une part de déni.

« J'ai pris l'habitude de partager avec d'autres mes émotions et de te tenir à l'écart d'une vie qui ne t'intéressait plus. Crois-moi, je ne t'écris pas cela sans chagrin. J'ai toujours pensé que tu souffrais beaucoup. Tu le disais et je le croyais. Le crépuscule de tristesse qui était descendu sur ton visage les dernières années était insupportable, pourtant il fallait bien faire avec et faire semblant de l'ignorer. Elle était là, présente à chaque instant et rien ne la dissipait. Cette mélancolie, cette bile noire qui te rongeaient atteignait ceux qui t'approchaient, mais les autres t'intéressaient de si loin que tu ne le remarquais pas. »

La rédaction de ces *Lettres*, dans l'année qui suit la disparition d'Yves, fait partie intégrante du processus de deuil de Pierre, veuf d'un partenaire tourmenté et d'une histoire d'amour qui semble lui avoir apporté plus d'angoisse et de questionnements que de bonheur – une histoire restée bloquée très longtemps au stade égotique des conflits et de la dépendance mutuelle, après l'euphorie des débuts et la phase d'adaptation, mais que le niveau de désintégration avancé de l'un des deux partenaires a sans doute empêché d'évoluer vers une phase d'union plus sereine.

« C'est ma dernière lettre, mais ce n'est pas une lettre de rupture. Un jour, à nouveau, je t'écouterai peut-être, qui sait ? Nous ne nous séparons pas, et quoi qu'il arrive, je ne cesserai ni de t'aimer, ni de penser à toi. Pendant 50 ans, tu m'as emporté dans une aventure merveilleuse, dans un rêve où se mêlaient les images les plus folles, où la réalité avait peu de place. Aujourd'hui je suis réveillé. Ta mort a sonné la fin de la partie. Quand tu vivais, tes tours de magie m'éblouissaient, tu sortais de ton chapeau des robes à couper le souffle, des soies venues d'Inde, de Chine, des velours de Scutari, des broderies de Shéhérazade. Devant mes yeux ébahis, tu réglais ces apparitions comme un ballet. Malgré tout rappelle-toi ce que dit Firs dans la Cerisaie : « La vie a passé, on a comme pas vécu. » Aujourd'hui le spectacle est fini, les lumières se sont éteintes, la tente du cirque est démontée, et je reste seul, avec mes souvenirs pour tout bagage. La nuit est tombée, au loin on entend de la musique, je n'ai pas la force d'y aller.

Pierre

PS : j'ai pensé que tu aimerais lire l'allocution que j'ai prononcée à Saint-Roch pour le premier anniversaire de ta mort, je te l'envoie.

*Si tu ne me trouves pas du premier coup
Garde courage*

*Si je t'échappe à un endroit
Cherche ailleurs*

*Je suis arrêté quelque part
Et n'attends que toi.*

Ce poème de Walt Whitman que Catherine Deneuve, à ma demande, a lu l'année dernière, n'a pas quitté ma mémoire. J'ai obéi au poète, cherché sous mes pas, gardé courage, été voir ailleurs, et pourtant je n'ai pas trouvé celui que je cherchais. Si je l'avais trouvé, l'aurais-je reconnu ? »